LA

REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

ET

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

TRENTE-NEUVIÈME ANNÉE

N° 7. — JUILLET 1896

PARAIT DU 1er AU 5 DE CHAQUE MOIS

Prix du numéro : 1 fr.

PARIS

BUREAUX : 12, RUE DU SOMMERARD

(PRÈS LE MUSÉE DE CLUNY)

Réserve de tous droits

TABLE DES MATIÈRES DU N° 7.

Réflexions philosophiques. — P.-G. Leymarie..... 385
Prévisions. Nombres. Langages. Suicides. — Joseph de Kronhelm. 391
Une découverte merveilleuse. — Dr G. de Messimy..... 402
Séances avec Eusapia Paladino. — C.-H. Mainards..... 405
Sacra privata. — Louis Ménard..... 409
Les expériences de William Howitt. — Ismala 414
Fragments de vérités occultes (*suite*)..... 421
Religion du pays des Bataks à Sumatra..... 429
La Sirène. — René Sosta..... 432
Nécrologie : René Caillié. — M. Volpi fils. — Alexandre Pascalidès..... 445
Bulletin des sommaires..... 447

AVIS TRÈS IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-poste, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à l'administrateur de la Société, P.-G. Leymarie, 12, rue du Sommerard.

Tous les jeudis, de 1 heure à 6 heures, M. Leymarie recevra les visiteurs.

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco; le port en sus pour l'étranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

La *Revue Spirite* paraît le 1er de chaque mois, par cahiers de 4 feuilles grand in-8°, soit 64 pages chaque cahier.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Etranger, 12 francs. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs. — Un numéro : 1 fr.

Tous les abonnements partent du 1er janvier.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de poste, à l'ordre de M. Leymarie. **On ne fait point traite sur les Souscripteurs.**

Collection de la *Revue Spirite* depuis 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8. broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 37 premières années, 1858 à 1894, prises séparément, 5 fr. le volume, port payé. La collection complète, 37 volumes, 150 francs port payé. — 38e année, 1895, prise séparément, 10 francs. — *Reliure solide, prix*: **3 fr. 50 par volume.** Pour les abonnés à la *Revue*, prix spécial pour la collection.

REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES ET SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

AVIS. — Prière à nos abonnés de bien vouloir régler leur abonnement pour l'année 1896 en un mandat-poste ou chèque à l'ordre de M. P.-G. Leymarie, 12, rue du Sommerard, afin d'éviter des frais de correspondance et de recouvrements.

Aux personnes qui désirent obtenir l'écriture directe, nous recommandons l'emploi de la **Planchette à médium** à l'aide de laquelle, avec un peu de persévérance, chacun peut obtenir des communications plus promptement que par la typtologie. Son usage est des plus simples et sur un groupe de cinq ou six personnes, il est bien rare que l'une d'elles ne devienne médium écrivain en peu de temps. — Prix de cette planchette en acajou : 5 fr. port payé.

ANIMISME ET SPIRITISME

Volume in-8° illustré, de 700 pages sur papier de luxe,

Par Alexandre AKSAKOF

Conseiller d'Etat de Sa Majesté l'Empereur de Russie.

Traduction de B. SANDOW (Prix : **10** francs.)

ORIGINE DE L'HOMME

Par G. PALAZZI (Prix : 1 franc).

Les Perplexités d'un Médium consciencieux

Brochure publiée par la *Société des Etudes psychiques* de Genève.

(Prix : 0 fr. 25).

Règne de l'Esprit pur, manuscrit laissé par CH. FAUVETY à J. LESSARD.

« Ce livre, dit l'éditeur, renferme peut-être toute une Révélation nouvelle ; « il est l'écho de toutes les grandes choses du Ciel et de la Terre ».

Relié ..... 2 fr. 50

AUTOCOPISTE

Imprimez vous-même *écriture, dessins, musique.* **Photographie.** *Indispensable aux commerçants. Officiers ministériels, etc.* Spécimen franco. **J. DUBOULOZ, 9, Boulevard Poissonnière, Paris.** GRAND PRIX. Lyon 1894. Bordeaux, Paris, Amsterdam 1895. Membre du Jury.

Tirages d'Art Photographiques à Façon.

LIQUEURS VENDUES AU PROFIT DE L'ORPHELINAT D'ANDILLON

MARQUES RECOMMANDÉES.

L'ANDILLONNAISE, la reine des liqueurs de table, très agréable, digestive, hygiénique, le litre..... 3 fr. 75

LA CHATELAINE, anisette triple supérieure..... 3 fr. 75

LA FINE MOUCHE, absinthe blanche supérieure, distillation des sommités fleuries d'absinthe..... 3 fr. 25

ABSINTHE THOUARD, absinthe verte, marque recommandée..... 3 fr. 25

LE DARTAGNAN, apéritif au vin de Sauterne..... 2 fr. 25

KIRSCH DE LA FORÊT DU MONT, distillation des plus soignées de fruits recoltés dans la propriété..... 4 fr. »

CASSIS DE BELLEVUE, marque recommandée, fabrication spéciale..... 3 fr. 25

LE RÉGÉNÉRATEUR, au vin de Sauterne. Le plus fortifiant et reconstituant trouvé jusqu'ici..... 3 fr. 25

LE RÉGÉNÉRATEUR, au vin de Malaga, du célèbre Dr GUILLOMARD, reconstituant unique en son genre, recommandé aux estomacs faibles, anémiques..... 3 fr. 75

LA CHATELAINE, eau de toilette unique, très recommandée : 1 flacon, 4 fr. 1/4 de litre, 6 fr. ; 1/2 litre, 11 fr. ; le litre, 20 fr.

S'adresser à M. THOUARD, propriétaire au château d'Andillon, près Blois, Loir-et-Cher. On expédie des caisses à partir de 6 litres, contre un mandat de 25 francs, franco d'emballage, de port, et de tous droits de régie pour la province ; pour Paris droits en plus. Pour la Châtelaine de toilette, vente au détail.

Groupe de Mme PÉRIQUET, tous les Vendredis, à 2 h., 8, rue du Lion-Saint-Paul.

Un spirite de nos amis, représentant de commerce, cherche une maison de gros qui voudrait bien lui confier sa carte pour le représenter sur la place de *Nîmes*.
Écrire : A. SERVEZ, boulevard Gambetta, 76, à Nîmes (Gard).

Le Sommeil, tiers de notre vie (*Pathologie, physiologie, hygiène, psychologie*), par Mme Marie DE MANACEINE, traduit du russe par Ernest Jaubert, 1 vol. in-8 de de 358 pages..... 3 fr.

« Qu'est-ce que le sommeil ? et sous quels rapports un homme qui dort se distingue-il d'un homme éveillé ? » Telle est la question vitale que ce livre pose et résout.

Cette question, quelques savants l'ont abordée, effleurée, pour mieux dire, sans aucune vue d'ensemble. Il restait à compléter ces éléments épars et fragmentaires, à les coordonner en un tout harmonieux et définitif.

C'est le mérite de Mme de Manacéine d'avoir étudié ce vaste sujet sous toutes ses faces. La Pathologie, la Physiologie, l'Hygiène et la Psychologie du sommeil sont traitées avec une ampleur, une conscience, une clarté, une autorité indiscutables, dans cet ouvrage original et documenté, aussi utile aux hommes de science qu'intéressant pour le grand public.

La Démonomanie des sorciers, par L. BODIN ANGEVIN, avec un indice des choses les plus remarquables contenues dans ce livre, 1 volume de 600 pages relié en veau ; imprimé à Paris, en 1598, ouvrage très rare..... 25 fr.

LES MESSIES ESSÉNIENS du Ier et du XVe siècle, publiés par René GIRARD et Marius GARREDI. Révélations précieuses sur la mort de Jésus, et sur les Missions de Jeanne d'Arc continuées par ses disciples jusqu'à nos jours. LES MESSIES ESSÉNIENS sont l'évangile des peuples et du spiritisme dûment documentés par les faits historiques les plus curieux (1 vol. in-18 de plus de 400 pages, 3 fr. 50.

L'Etoile de Kervenn. *Révélations en trois actes*, suivies d'un épilogue au XXe siècle !... Récit des plus dramatiques qui donne la solution du problème de la vie !! Par René GIRARD..... 1 fr.

Feuilles de l'arbre de la vie, courtes réflexions sur la vie présente et future, d'après les écrits non recueillis de l'auteur de d'**Outre-tombe**, d'**Ame à âme** et du **Chapelet d'amarantes**, traduit de l'anglais, par B. SANDOW..... 1 fr.

Nous recommandons une dame professeur qui désire emmener à la mer (petite plage normande) une ou deux personnes comme pensionnaires. Leçons de français et de piano à volonté, prix modéré. S'adresser au bureau de la *Revue spirite*, 42, rue du Sommerard.

Mme H. Herb, médium écrivain et voyant, donne des séances tous les soirs chez elle, à partir de 8 h. 1/2, 4 bis, rue d'Orsel. Paris-Montmartre.

Une Dame veuve, sans enfant, d'excellente éducation, diplômée de l'Académie d'Aix, au courant de la comptabilité et de la correspondance commerciales, demande une situation.

Elle pourrait tenir un dépôt, ayant les meilleures références et des répondants.

Nous la recommandons d'une façon toute particulière et comme une personne en laquelle on peut avoir une absolue confiance.

Volumes épuisés

A. Bellemare. — Spirite et Chrétien, relié (épuisé)..... 6 fr.

A. Duneau. — Mes causeries avec les Esprits, relié (épuisé)..... 6 fr.

Bourdin. — La Médiumnité au verre d'eau (ouvrage épuisé). — La Consolée.

— Les Esprits professeurs. Les trois volumes reliés en un seul.... 12 fr.

— La Médiumnité au verre d'eau, broché..... 3 fr.

(Il reste deux exemplaires de la Médiumnité au verre d'eau.)

Cahagnet. — Encyclopédie magnétique. Les sept volumes réunis en trois volumes, reliés (très rare)..... 20 fr.

Papus. — Traité méthodique des Sciences occultes et la Kaballe, réunis en un seul volume, relié. Le premier de 1092 pages avec nombreuses figures et planches dans le texte. Le deuxième de 188 pages avec 20 figures et 2 planches..... 20 fr.

Vie de Jeanne d'Arc dictée par elle-même à Ermance Dufaux..... 6 fr.

L'esprit de la Gaule, par Jean Raynaud..... 7 fr.

Lectures variées, par Jean Raynaud..... 7 fr.

Marion, Magistrat, Du spiritisme au point de vue de la grandeur de Dieu.... 3 fr.

Le doute, par Raphael, relié..... 12 fr.

Delreuze. Instruction pratique sur le magnétisme animal, relié..... 8 fr.

— — — Le même, broché..... 6 fr.

Barthélémy Saint-Hilaire. Mahomet et la Coran (rare)..... 10 fr.

Dr Houat. Etudes et séances spirites, morale, philosophie, médecine, psychologie (rare)..... 6 fr.

Daniel Dunglas Home. Révélations sur ma vie surnaturelle..... 10 fr.

J. Roze. Révélation du monde des esprits, dissertations spirites obtenues par ce *médium* remarquable en 1862; 1re série comprenant des communications sur l'astronomie, les sciences, par l'esprit d'Arago; des conseils, etc., par divers esprits (très rare)..... 6 fr.

Arcanes. *De la vie future dévoilée* ou l'existence, la forme et les occupations de l'âme séparée du corps sont prouvées par plusieurs années d'expériences au moyen de somnambules extatiques et par M. Alph. Cahagnet (1849) très rare..... 12 fr.

Cahagnet. Magie magnétique..... 7 fr.

— Guide du magnétiseur..... 1 fr.

Catéchisme français, réimpression d'un document rare de l'an V..... 0 fr. 50

Thérapeutique magnétique, par le baron Du Potet..... 20 fr.



39e Année. N° 7. 1er Juillet 1896.

RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES

(*Suite.*) Voir la *Revue* de juin 1896.

De nos jours, les peuples latins n'ont plus la même foi que jadis, il est vrai, car ils sont hésitants à la soutenir depuis qu'ils ont senti le souffle de la liberté, celui de la libre pensée, et compris un peu mieux ce que c'est que le spiritisme et le spiritualisme moderne ; l'Église, liée par sa constitution, résiste quand même, ne pouvant faire que des concessions insignifiantes à l'esprit moderne fait d'investigations suivies ; elle veut tout ou rien. La démocratie poursuivra toujours une chimère en espérant s'entendre avec elle.

Son salut, c'est la résistance obstinée, le non possumus dont elle s'est servi constamment et qui, dans l'avenir, peut lui faire défaut. Evidemment il faudra que l'un ou l'autre succombe, car l'Église considérera toujours une concession comme une faiblesse et un recul de la démocratie, comme une atténuation de la poursuite préméditée contre les confréries.

Il faut le concours simultané des citoyens et de l'État, pour ne pas attaquer à la légère, une solide forteresse qu'on ne peut entamer que par une lutte savante et soutenue ; à cette fin, chacun doit, par tous les moyens possibles, développer et vulgariser le savoir et la connaissance rationnelle des sciences

nouvelles, y compris le spiritualisme éclairé, pour bien faire saisir ce qui est absurde dans la foi absolue et sans contrôle et ses inconvénients quant à l'avenir de l'humanité.

D'autres, plus capables que nous, modifieront ou complèteront notre étude à peine ébauchée.

Le rôle de l'État est plus compliqué, plus délicat que celui du citoyen, car il a admis l'entière liberté de conscience, et il ne peut discuter des questions religieuses, son devoir étant d'être impartial ; il ne doit salarier aucun culte et veiller à ce que toutes les croyances, non contraires aux mœurs et aux lois, puissent s'exercer librement et également, sans que l'une d'elle s'arroge le droit de nuire aux autres. La justice stricte ordonne aussi de ne point faire contribuer aux frais d'un culte celui qui est étranger et n'entend point solder ses dépenses.

Le bras séculier seul a maintenu le catholicisme ; livré à ses propres forces, il eût certainement été renversé ou modifié par les nombreuses hérésies qui ont surgi depuis sa fondation, si des gouvernements monarchiques ou féodaux n'eussent eu un intérêt à le soutenir.

Il n'en est plus de même ; gouvernements et peuples marchant toujours plus vers la liberté, ne se sentent plus disposés à le soutenir, et le moyen le meilleur d'abaisser sa puissance c'est de viser à séparer l'Église de l'État.

Ne recevant plus son salaire officiel, le clergé s'adressera à ses fidèles, position précaire qui éloignera une foule de jeunes gens qui aiment à émarger au budget. Chacun devra personnellement subvenir aux frais de son culte, ce qui sera entrer dans le règne de la justice stricte. Dès lors, plus d'unité de croyance et, le fidèle imposant sa volonté à ses desservants, il n'y aura plus de castes sacerdotales privilégiées. Aux clameurs immanquables des intéressés, nous répondrons que le magistrat réligieux n'a pas plus le droit au maintien perpétuel de ses fonctions que le magistrat civil. Tant pis pour les gens dont la fonction est devenue inutile, pour cause d'opposition aux idées modernes ; l'État a le droit strict de les supprimer,

Des tempéraments doivent être mis dans cette grave mesure ; le traitement du prêtre salarié doit lui être maintenu pendant toute sa vie, ou du moins, lui allouer une indemnité qui le remplace. Nous n'aurons plus alors un enseignement religieux qui ne crée que des copistes, des assimilateurs des idées d'autrui, et jamais un laïque illustre, penseur, inventeur ou chercheur; une doctrine qui repose sur le faux, n'est propre qu'à obscurcir la raison et à l'annihiler, à fausser le jugement des générations, à former des élèves propres à accepter une croyance échafaudée à l'aide d'arguties captieuses et subtiles; ces élèves perdent l'habitude saine de bien juger les choses ; ils

acceptent sans examen des idées fausses et des utopies sur lesquelles ils établiront des systèmes inapplicables.

Ces systèmes, ils les soutiendraient avec opiniâtreté, en croyant être dans le vrai et de bonne foi ; que d'écrivains Français célèbres, entraînés par une imagination déviée, ont fait fausse route !! et dans la vie pratique, sans examen suffisant, ne voit-on pas les élèves des cléricaux s'engouer de choses qui entrent dans leurs vues et échouer dans leurs entreprises ? L'idée religieuse et la foi opiniâtres ne peuvent rendre les hommes pliables aux circonstances.

Se croyant aussi infaillibles que leur doctrine, le jugement superficiel qu'ils portent sur une affaire leur paraissant immuable, ils le soutiennent avec opiniâtreté, malgré les circonstances intercurrentes ou de nouveaux renseignements qui peuvent modifier leur première appréciation. Que de capitalistes catholiques Français, des hautes classes, se sont trouvés mêlés à de ruineuses affaires, pour trop de confiance, le bandeau de la foi leur ayant fait perdre l'esprit d'observation !

Ce qui précède explique l'infériorité des peuples catholiques par rapport aux nations protestantes, en politique, en stabilité, en finance, en colonisation, dans tout ce qui exige l'ordre, la prévoyance, le jugement ; une intelligence obscurcie se dirige mal.

L'éducation cléricale a ce grave inconvénient de faire de ses écoles autant de pépinières de gens hostiles aux idées libérales modernes ; ce fait maintient indéfiniment la nation divisée en deux camps opposés, les progressistes et les conservateurs, d'autant plus que la démocratie combat cet état de choses avec mollesse ! Les cléricaux, unis aux conservateurs, savent déprécier la république en comprimant la démocratie, et s'ils reprennent le dessus, ils la feront considérer comme traître et révolutionnaire.

Ce fait étant accompli, le clergé combattrait le spiritisme qu'il traiterait en chose menaçante pour lui ; il entraverait au moins sa marche progressive. Ce sont là de bonnes raisons qui militent en faveur de la séparation de l'Église et de l'État, pour abaisser une puissance dangereuse et la ramener à la forme presbytérienne des premiers siècles. Nous avons démontré, ce semble, que le catholicisme est un obstacle général au progrès des peuples.

Une chose dont on s'est peu préoccupé fait obstacle au progrès moral des peuples, c'est l'esprit de lutte inhérent à l'humanité, plus prononcé en France que dans les autres nations ; il s'y manifeste de plusieurs manières que voici :

Aucun peuple n'a eu d'aussi longues et grandes guerres, de révolutions fréquentes et terribles, de dissensions pareilles aux siennes ; on peut le dire, l'esprit de lutte est dans les mœurs françaises, il y remplace le goût des

études et du travail. La cause première de cet instinct de luttes est dans la concurrence vitale ; elle fait que dans l'état de nature, chaque être est porté sans cesse à disputer à ses semblables les choses matérielles nécessaires à son existence. De là est issu le mobile de l'intérêt qui mène à l'égoïsme.

Au contraire des animaux, l'esprit humain a des exigences, un besoin impérieux de se distinguer de ses semblables ; les hommes par leurs talents, leur esprit, leur influence ; les femmes par leurs charmes et leur amabilité. L'amour-propre, père de l'égoïsme, est la cause de ces exigences diverses, c'est une passion impérieuse qui entraîne trop de gens à employer des moyens quelconques pour primer autrui. La critique maligne est l'un de ces moyens répandus en France, surtout à Paris, non dans le but de corriger des défauts, d'améliorer des idées, mais de blesser, d'irriter et parfois détruire l'objet qu'elle frappe ; on l'excuse en prétendant qu'elle est le sel de l'esprit, l'âme de la conversation !! C'est un sel acide qui brûle trop souvent la victime sans lui procurer le moindre bien.

On ne se fait pas généralement une idée exacte du mal que fait à la morale cette critique maligne ! Elle prédispose aux sots propos, à la médisance, à la calomnie, à ne voir chez les autres que le mal ; et puis elle est écoutée, car elle flatte les instincts de rivalité et de jalousie de bien des gens ; elle chasse l'esprit de bienveillance et de tolérance qui lie les membres des sociétés, en le remplaçant par l'esprit de malice qui brise les liens sociaux.

Aussi les intelligences, au lieu de s'occuper de choses sérieuses, ne se nourrissent plus que de futilités et de choses nuisibles ; certains salons français ont porté un grand préjudice aux vertus sociales par leurs malices et leurs dénigrements systématiques.

Dans les sociétés protestantes, où la conversation est sérieuse, ce mauvais et détestable effet de la critique maligne est notablement atténué.

Dans l'homme il y a des instincts de malice, et parfois de cruauté, qui nuisent à la fraternité ; en France, dans l'école ou dans le régiment, n'est-il pas d'usage de plaisanter, de vexer, de brimer les nouveaux venus, ceux qui ne savent pas se défendre et d'aller à leur égard jusqu'à des actes de cruauté ? Ce goût agressif de martyriser les autres pour avoir le suffrage des rieurs, est un fâcheux travers de caractère, qui prédispose les esprits à l'aigreur, le cœur à la sécheresse des impressions, et non à la bienveillance réciproque.

Ces tendances brutales brisent la cohésion sociale en développant les instincts de lutte ; elles mènent à l'égoïsme, au scepticisme, au matérialisme néantiste.

Dans les cercles, partout où les hommes se réunissent, que voit-on, qu'entend-on ? des plaisanteries ; le jeu à outrance, avec enjeux qui ruinent le perdant ; la lutte sans fin, et toute conversation sérieuse soigneusement

bannie. Aux dîners de prêtres que ne préside pas une autorité, règnent les futilités et les plaisanteries, un goût extraordinaire pour le jeu de cartes. En vérité, l'Église ne donne des goûts sérieux ni à ses desservants ni à ses fidèles ; et partout, en France, on retrouve ces mêmes tendances et ces défauts, d'autant plus que le catholicisme y est devenu une affaire de forme et de parti politique, plutôt que de conviction religieuse ; on y pratique de moins en moins la doctrine sévère, chacun voulant vivre selon ses goûts.

De plus, le Français étant passionné, et son jugement n'ayant pas été développé par l'éducation religieuse, se dirige mal ; entraîné par son ardente imagination, il satisfait ses penchants, ne voyant point que trop souvent il fait fausse route et pousse les choses à l'extrême, pour tomber dans des excès déplorables.

L'ambition et la critique maligne étant les deux passions spirito-catholiques, les fidèles en sont imprégnés, car souvent ces passions sont étroitement liées. Souvent elles sont séparées. Par exemple, l'ambition seule domine chez les potentats conquérants, ils sont trop haut placés pour éprouver le besoin de la critique maligne. L'ambition est individuelle, les masses n'en sont point touchées.

Au contraire, la critique maligne peut également être collective, ou individuelle ; les partis politiques et religieux en usent collectivement à l'égard de leurs adversaires, et plus ils sont nombreux, plus il y a d'excitation réciproque, ce qui, avec l'unité de vues, augmente la cohésion des membres d'un parti et les fortifie.

Les cléricaux et leurs alliés conservateurs, ayant obtenu une importante minorité dans les élections législatives, depuis lors sont devenus très confiants dans le prochain triomphe de leur parti ; ils l'escomptent avec la présomption aveugle de gens qui ont les yeux couverts du bandeau de la foi. Ce fait rend leurs députés et leurs journaux outrecuidants à l'égard de qui gouverne le pays, en les accusant d'incapacité et de graves méfaits pour les traiter avec mépris.

Oui ou non, ces reproches sont-ils fondés ? S'ils sont fondés, nos gouvernants doivent modifier leur conduite, ou faire place à d'autres plus honnêtes et plus capables ; si ces reproches ne sont pas fondés, le gouvernement a tort de mal se défendre en se laissant avilir.

Il est vrai qu'avec la liberté de la presse actuelle, les gouvernements parlementaires et libéraux sont dans un état étrange d'infériorité vis-à-vis des partis qui les attaquent avec un acharnement sans pareil (n'oublions pas que les Français renversent toujours leurs gouvernements débonnaires). D'après leur constitution, ils doivent laisser discuter leurs actes à la tribune et par la presse, ce qui rend leur position instable, d'autant plus qu'elle

repose sur l'opinion publique toujours changeante ; cette dernière subissant avec facilité un entraînement momentané, peut toujours changer ses gouvernants à l'aide du suffrage universel. Conséquemment, les hommes au pouvoir sont craintifs et hésitants.

Cette critique au pays des Gaules, étant généralement faite avec esprit et talent, est écoutée parce qu'elle caresse certains instincts de l'esprit national, les mécontents ; en fin de compte, quantité d'électeurs portés aux changements et à l'opposition, se tournent contre les ministres et sans raison plausibles les combattent. Comment ces derniers pourraient-ils répondre à leurs adversaires, avec les armes de la critique maligne, lorsqu'elle est employée par les masses qui la concentrent sur un seul être ? Un ministre qui répond ne produit aucun effet sur la multitude, car ses coups sont divisés à l'infini, fatalement il succombe.

Le fait brutal prouve que tous les gouvernements parlementaires français ont succombé sous les coups de l'opposition, qu'un pouvoir plus ou moins dictatorial les a remplacés. Notre troisième république semble suivre une marche analogue. C'est en vain que les clérico-conservateurs s'imaginent qu'une monarchie constitutionnelle arrangerait tout ! ! ! L'opposition qui est l'essence du tempérament français, renaîtrait comme sous les gouvernements précédents, car, si en théorie chacun d'eux comprend les avantages de la liberté, ils en usent mal, leurs défauts en rendant la pratique impossible.

L'un de ces défauts, dont on s'est peu préoccupé, malgré ses inconvénients, c'est la propension à s'engouer d'une idée bonne ou mauvaise, d'en poursuivre l'exécution moralement et physiquement, avec une ardeur et une exagération qui, parfois, dépasse le but. Examinons-en la cause.

Nous l'avons dit maintes fois, le catholicisme développe plus le sentiment et l'imagination que la raison ; or, les deux premiers accroissent facilement les passions, lorsque la raison n'équilibre pas les idées. En France, constamment on se porte vers une mode, une idée, un goût, à l'exclusion d'idées plus nécessaires qu'on délaisse. Impétueux à la guerre, un petit nombre de braves s'est toujours fait écraser en poursuivant l'ennemi à outrance, bien au delà du but convenable ; porté à l'entraînement, le Français est incité plutôt à agir qu'a réfléchir ; étudiant superficiellement les questions et ne voyant en elles que le côté à sa convenance, il en juge mal l'ensemble.

Aussi les partis politiques et religieux, exagérant leur cause, traitent leurs adversaires en ennemis, ce qui rend toute conciliation impossible ; inconciliant par conviction le parti clérico-conservateur, en résistant sans cesse aux idées libérales, outrepasse la limite conservatrice et tend à rétrograder

vers le passé. Par contre, le parti libéral impatient et impétueux, outré de cette résistance, emploie les moyens violents pour atteindre son but.

Donc, trois choses s'opposent principalement au progrès social : 1° Le catholicisme par son caractère obscurantiste et ses dogmes faux ; 2° L'impossibilité de concilier des partis portés en religion et en politique aux extrêmes opposés ; 3° Le mobile de l'intérêt personnel, si puissant de nos jours, qui empêche toute cohésion sociale.

La civilisation des anciens fut empêchée par le polythéisme, l'esclavage et la polygamie ; notre progrès social est, de même, entravé par les trois choses sus-nommées, et vouloir marcher avec elles est peine perdue, Il faut donc réformer notre religion, notre caractère et notre morale, révolution profonde qui ne se peut faire qu'avec le temps, le calme, la persévérance, et je le répète, l'appui du spiritisme.

La religion est sans contredit la chose la plus essentielle de l'humanité, puisqu'elle nous enseigne nos origines, nos destinées, notre règle de conduite ; en conséquence, elle est l'hygiène de l'âme, la base de notre intelligence des choses et de notre morale, le principe vital des sociétés. Les anciennes religions, toutes étayées sur le faux, communiquèrent ce mal à leurs sociétés qui en sont mortes avec elles.

La morale excellente du christianisme a donné plus de vitalité aux peuples qui lui furent fidèles ; mais comme il est incomplet en tout ce qui concerne la vie d'outre-tombe, il peut être considéré, avec raison, comme une religion transitoire et non définitive.

P.-G. LEYMARIE.

PRÉVISIONS — NOMBRES — LANGAGES — SUICIDES

Cher Monsieur Leymarie « Bacon a dit : Un peu de science éloigne de Dieu, mais beaucoup de science y ramène. » D'un sceptique avéré, d'un matérialiste parfait, plus d'un investigateur est arrivé à un spiritualisme rationnel, fondé sur l'expérience.. Je puis même affirmer que c'est effectivement par cette voie que nous y arrivons presque tous. Car qui de nous spirites n'a pas été plus ou moins matérialiste pendant un certain temps ? La manière dont les prétendus spiritualistes mettent leur conduite en contradiction avec leurs principes, ne peut guère conduire qu'à ce résultat.

Par un examen approfondi des faits spirites on revient à son point de départ. Le savant Robert Hare, qui pendant bien des années fut un des

plus déterminés adversaires du spiritualisme, fut avec le temps converti par l'irrésistible logique des faits, il ne s'est rendu qu'à l'évidence, prenant d'abord en considération les attestations des témoins dignes de foi, s'assurant ensuite de la réalité des phénomènes par ses propres observations et, finalement, arrivant à admettre la théorie spirite.

Un grand nombre de savants des deux mondes ont observé et étudié avec soin les phénomènes spirites et ce n'est qu'à la dernière extrémité qu'ils se sont rendus à l'évidence.

Parmi les savants on peut citer : M. John, W. Edmonds, président de la Cour suprême du district de New-York, connu pour un des légistes les plus intègres et les plus savants ; tous le reconnaissent pour un magistrat d'élite et un bon citoyen. M. Edmonds dit entre autres choses : « Devant « me trouver le soir en présence d'un médium, je m'assis dans ma chambre « et je préparai soigneusement une série de questions. Or, le médium ré- « pondit à toutes mes questions et dans l'ordre même où je les avais rédi- « gées, et cela, sans que j'eusse sorti mon carnet de ma poche. Il m'a parlé « de mes plus secrètes pensées, dont jamais je n'avais soufflé mot à âme « vivante. Pendant que je voyageais dans le centre de l'Amérique, mes « amis furent tous au courant, jour par jour, des incidents de mon voyage « et de l'état de ma santé ; ils tinrent un journal qui se trouva complète- « ment d'accord avec celui que je rédigeais moi-même quotidienne- « ment. »

Le professeur Challis croit sur le témoignage d'autres personnes dignes de foi : « Bien que je n'aie, dit-il, aucun fondement d'observation personnelle « pour prêter crédit à ces mouvements de tables que l'on affirme spontanés, « j'ai été incapable de résister à la somme considérable de témoignages qui, « sur de tels faits, sont venus de sources indépendantes les unes des autres « et d'un nombre si énorme de témoins. L'Angleterre, la France, l'Alle- « magne, les États-Unis d'Amérique et la plupart des autres nations de la « chrétienté ont apporté simultanément leur contingent d'évidences.... « Bref, les attestations ont été si abondantes et si parfaites, qu'il faut ou « admettre les manifestations telles qu'on les représente, ou renoncer à la « possibilité de certifier quelques faits que ce soit par une déposition hu- « maine. » L'impossibilité dans laquelle nous nous trouvons de nous assu- rer par nous-mêmes de tous les faits, nous oblige souvent à nous en rap- porter au témoignage d'autres personnes ; et cela est non seulement vrai en histoire, mais l'est encore pour les sciences naturelles : quel est le phy- sicien ou le chimiste qui a seulement fait lui-même la dixième partie des expériences auxquelles il croit ?

Enfin, Sir Alfred Russel Wallace, l'un des hommes les plus éminents de

l'Angleterre, lauréat de toutes les sociétés savantes, y compris la Société de Géographie de France, ne peut passer pour un illuminé. Voici son récit textuellement traduit de son œuvre. « *On Miractes and modern spirilualism*, « 1881 : Pendant douze années de voyages tropicaux, j'entendis parler des « étranges phénomènes qui se produisaient en Amérique, sous le nom de « tables tournantes et d'esprits frappeurs. Sachant, par mes propres con- « naisssances en Mesmérisme, que ces mystères etaient étroitement liés « avec les phénomènes de l'intelligence humaine que la science moderne « ignore parce qu'elle ne peut les expliquer, je saisis la première occasion « favorable, à mon retour chez moi, pour les examiner. Je dois faire obser- « ver que pendant trente-cinq années de ma vie, j'avais été un parfait « sceptique, quant à l'existence d'êtres en dehors ou au-dessus de l'huma- « nité, et que je n'avais jamais admis que les faits exposés par les spiritua- « listes puissent être vrais. *Si, depuis lors, mes opinions ont changé, c'est « en raison de preuves absolues.* Ce n'est pas par peur du néant que je me « suis livré à ces études, ce n'est pas non plus par espérance d'une vie « éternelle que je crois à des faits qui la rendent tout au moins probable. « Trois fois j'ai été en danger de mort et chaque fois j'ai éprouvé un très « sincère regret de quitter la terre pour m'endormir d'un sommeil qui « pourrait ne pas avoir de réveil. Je n'avais à vrai dire, ni craintes ni espé- « rances, parce que je savais que, quelle que fût ma croyance, elle ne chan- « gerait rien à la réalité, quelle qu'elle fût. »

On voit, par ces témoignages et par beaucoup d'autres du même genre, qu'on peut lire dans la *Revue spirite*, dans les ouvrages du Maître Allan Kardec et dans les œuvres de MM. Dr Robert Chambers, Alexandre Aksakof, Dr Paul Gibier, Zollner, Carl du Prel, Eugène Nus, Camille Flammarion, etc., etc, que ce ne sont pas des étourdis, des exaltés, des hallucinés, qui certifient la réalité des faits. C'est là le point principal.

Quant à l'explication qu'en donne le spiritisme elle est si éloignée de l'ordre d'idées que l'on enseigne dès notre plus basse enfance, qu'il n'y a pas lieu de s'étonner si la doctrine spirite n'entre pas facilement dans l'esprit des hommes et si elle y entre d'autant plus difficilement qu'ils ont été plus positivement endoctrinés. Mais il faut prendre patience ; le temps est un grand maître, il a déjà fait beaucoup de choses, il en fera encore plus qu'on ne pense. Le spiritisme fait appel aux preuves au lieu de s'adresser à la foi ; il substitue les faits aux théories et il est en mesure de prouver quels sont l'origine et le nombre de ces enseignements que les hommes ont si souvent considérés comme émanant de la divinité. Les enseignements du spiritisme ne sont pas de ceux qui tendent à développer le despotisme des uns et la servilité des autres ; c'est même là leur principal mérite.

Dans le numéro 47 de la gazette *Kiewlanin* se trouve l'article suivant :

« Le prince Meschtschersky fait imprimer ses mémoires dans la gazette « *Grazdanin* », dont il est le rédacteur en chef. Dans son dernier numéro, « il y a, entre autres, des faits qui ne manqueront pas d'intéresser nos lec- « teurs. Le prince M... y décrit la société aristocratique de St-Pétersbourg « pendant la fin du règne de l'empereur Nicolas Ier, c'est-à-dire à l'époque « de la guerre de Crimée. C'est en 1855 qu'on s'occupait à St-Pétersbourg du « Spiritisme. Dans chaque salon, où s'assemblait la haute noblesse, on « parlait de visions, de pressentiments, d'apparitions, de personnes tuées « pendant la guerre, qui venaient visiter leurs parents et amis pour leur « apprendre la date et le nom de l'endroit où elles avaient succombé ; de « rêves, réalités, de tables qui répondaient à des questions qui leur étaient « posées par les assistants, etc.

« Dans une famille aristocratique, une jeune fille, Nadejda N., s'occupait « de spiritisme. On s'assemblait assez souvent chez ses parents. La jeune « fille obtenait des réponses à ses question au moyen d'une queue de billard « qu'elle tenait par un bout, avec sa main droite. A une question posée, la « queue de billard se mettait en mouvement et conduisait le médium « vers une armoire où se trouvaient des livres russes et français. Arrivée « près de l'armoire la queue de billard, tenue toujours par un bout, se « levait brusquement et indiquait le livre qu'on devait prendre et poser « sur une table. Là-dessus, la queue de billard feuilletait les pages et indi- « quait l'endroit où se trouvait la réponse à la question posée. Les ques- « tions et les réponses étaient soigneusement notées. Il arrivait parfois « que les réponses n'étaient pas comprises à l'instant par les questionneurs « mais par la suite, on trouvait que les réponses étaient très raisonnables et « démontraient que l'esprit qui les donnait était doué d'un bon sens peu « commum. Un jour, avant la mort de l'empereur Nicolas Ier, on avait posé « une question à propos de la guerre et notamment quel en serait l'issue, « à quelle époque elle finirait. La queue de billard fit des mouvements hori- « zontaux, tantôt à gauche, tantôt à droite, d'une grande vitesse, et sou- « dain quittant la main de la jeune fille, elle se dirigea, toute seule, vers le « portrait de sa Majesté, qui se trouvait à l'un des parois du salon ; elle fut « brisée, devant le portrait, en mille morceaux.

« La mère de la jeune fille, toute émue, s'écria : Il y aura un « malheur ! Quelques jours après l'Empereur Nicolas Ier rendit son âme à « Dieu. »

« Je dois citer ici encore un fait, très remarquable, qui fit une grande « impression sur les habitants : quelques mois avant la mort de l'Empereur

« on célébrait à la cathédrale de Notre-Dame de Hazan, à Saint-Pétersbourg,
« une grande messe pour le salut de Sa Majesté. Comme dans les églises
« grecques orthodoxes il n'y a point d'orgues, c'est un chœur de jeunes gens qui
« chantent les psaumes et les réponses pendant la liturgie ; le chœur de-
« vait chanter la prière pour le salut. On ne sait comment ni pourquoi, le
« chœur commença à chanter le « Requiem », ce qui occasionna une con-
« sternation générale, et il ne se trouva pas une âme qui ne prît autrement
« ce fait que comme un signe de mauvais augure.

« Je me le rappelle aussi, on causait beaucoup à propos d'un oiseau noir
« qui apparut trois jours avant la mort de l'Empereur ; il se choisit une fe-
« nêtre de la chambre à coucher de Sa Majesté, poussa de temps en temps
« des cris lugubres, et ne quitta la fenêtre qu'au moment de la mort de
« l'empereur Nicolas Ier. Or, depuis ce temps-là, on commença à Saint-Péters-
« bourg et dans toute la Russie, à s'occuper du Spiritisme ; on se servit à
« cet effet de tables tournantes, de soucoupes et de crayons, et beau-
« coup de personnes organisèrent des séances, trois et quatre fois par
« semaine. Bientôt après le positivisme et le matérialisme relevèrent la
« tête, les tables tournantes furent abandonnées ».

Tel est, cher Monsieur Leymarie, ce que raconte M. le prince Meschtschersky dans ses mémoires ; faites-en l'usage *ad hoc*.

Nous lisons de temps en temps, dans les journaux, des faits de concordances singulières entre les dates de certains événements ; leur nombre est trop petit pour en tirer une conclusion, même approximative. Nous ne voyons pas, à vrai dire, la raison d'une telle coïncidence ; cependant de ce que l'on ne sait pas une chose, il ne s'en suit point qu'elle ne soit. La nature n'a pas dit son dernier mot, et ce qui est une hypothèse, ou même une utopie aujourd'hui, peut être une vérité demain. Il se peut donc qu'il y ait entre les faits une certaine corrélation encore inconnue qui pourrait se traduire par des nombres. Il est trop tôt pour donner le nom de science à un calcul aussi hypothétique que celui des rapports numériques, en ce qui concerne la succession des événements.

Il y a, certainement, dans l'ensemble des phénomènes moraux, comme dans les phénomènes physiques, des rapports fondés sur les nombres. La loi de la concordance des dates, ce semble, n'est pas une chimère ; c'est une vérité qui nous sera révélée plus tard en nous donnant la clef de choses qui nous semblent des anomalies. La nature n'a pas de caprices, elle marche avec précision et à coup sûr.

Cependant, pour comprendre cette loi dans sa raison d'être, son principe et son utilité, il nous faut acquérir des idées et des connaissances que nous ne possédons pas encore et qui viendront avec le temps. Donc, le prin-

cipe de la concordance des dates est une hypothèse ; cependant s'il n'est encore permis de ne rien affirmer à cet égard, l'expérience démontre que, dans la nature, beaucoup de choses sont subordonnées à des lois numériques susceptibles du calcul le plus rigoureux. C'est ainsi, par exemple, que les chances du hasard sont soumises, dans leur ensemble, à une périodicité d'une étonnante précision ; la plupart des combinaisons chimiques, pour la formation des corps composés, ont lieu en proportions définies, c'est-à-dire qu'il faut un nombre déterminé de molécules de chacun des corps élémentaires, et qu'une molécule de plus ou de moins change complètement la nature du corps composé ; la cristallisation s'opère sous des angles d'une ouverture constante ; en astronomie, les mouvements et les forces suivent des progressions d'une rigueur mathématique et la mécanique céleste est aussi exacte que la mécanique terrestre ; il en est de même pour la réflexion des rayons lumineux, caloriques et sonores ; c'est sur des calculs positifs que sont établies les chances de vie et de mortalité dans les assurances.

Il est donc certain que les nombres sont dans la nature, et que des lois numériques régissent la plupart des phénomènes de l'ordre physique. En est-il de même des phénomènes d'ordre moral et métaphysique ? C'est ce qu'il serait présomptueux d'affirmer sans des données plus certaines que celles que l'on possède.

Le journal russe *Niva* signale de curieuses particularités sur le rôle du chiffre 7 dans la vie de feu le président Carnot. — Sadi Carnot est né en 1837 ; il fut reçu à l'Ecole polytechnique en 1857, élu président de la République française en 1887, en vertu de l'article 7 de la Constitution ; il présida le jeudi, 17 mai 1894, à l'Ecole polytechnique, au milieu de ses camarades, à la fête qui fut la plus agréable à son cœur, celle du centenaire de l'Ecole fondée par son grand-père. Il est mort assassiné à l'âge de 57 ans, dans la septième année de sa présidence, sur une voiture où il y avait sept personnes, quatre dans l'intérieur, un cocher et deux valets de pied ; c'était un dimanche, le septième jour de la semaine, poignardé par un italien nommé Caserio (7 lettres) ; il fut porté triomphalement au Panthéon le premier jour du septième mois de l'année, c'est-à-dire le 1er juillet, sept jours après sa mort.

Citons maintenant une curiosité historique : De l'avènement de Hugues Capet au trône, à 1830, 3 branches royales issues de la même souche souveraine ont régné sur la France. Les Capétiens directs, les Valois, les Bourbons. Or, la branche des Capétiens directs s'est éteinte en 1328 après le règne des 3 frères : Louis X le Hutin, Philippe V le Long et Charles IV le Bel. — La branche des Valois a pris fin en 1589, également, après le règne des

3 frères : François II, Charles IX et Henri III, qui fut un certain temps roi de Pologne. — La branche des Bourbons a cessé de régner sur la France, toujours après avoir vu les 3 frères se succéder au trône : Louis XVI, Louis XVIII et Charles X. — Sur les 9 princes dont on vient de lire les noms, 3, c'est-à-dire un dans chaque branche, moururent de mort violente : Charles le Bel a été éventré à la chasse par un sanglier ; Henri III a été poignardé ; Louis XVI est monté sur l'échafaud le 21 janvier 1793.

Curiosités particulières sur le rôle du chiffre 14 *dans la vie de Henri IV.* Il naquit le 14 décembre 1553, fut assassiné le 14 mai 1610, gagna la bataille d'Ivry le 14 mars 1590, vécut 4 fois 14 ans, 4 fois 14 jours et 4 fois 14 semaines. Il y a 14 lettres à son nom, Henri de Bourbon.

Le 1er roi de France nommé Henri fut sacré le 14 mai 1027. Marguerite de France, première femme de Henri IV, était née le 14 mai 1582.

Henri II avait ordonné l'élargissement de la rue de la Ferronnnerie, où fut assassiné Henri IV ; ses lettres patentes pour cet objet sont datées du 14 mai 1554, ou 4 fois 14 ans avant la mort de Henri IV.

Un peu de statistique peut intéresser les lecteurs de la *Revue ;* c'est un compte rendu tiré du journal *Liwopisnoe Obozrenie.*

« Il y a, en ce moment, 3.064 langages parlés par les habitants de notre globe, leurs convictions religieuses sont divisées en mille croyances différentes. Le nombre des hommes est presque égal à celui des femmes. La moyenne de la durée de la vie est de trente-huit ans. Un quart de la population de la terre meurt avant d'atteindre sa dix-septième année. Sur mille personnes, une seule parvient à l'âge de 65 ans. La population totale du globe est environ de 1.200 millions d'habitants ; 35.214.000 meurent chaque année, 98.800 par jour, 4.020 par heure, 67 par minute, et plus une fraction, par seconde. D'un autre côté, les naissances montent à 36.792,000 par an, à 100.800 par jour, à 4.200 par heure, à 76 par minute et à un et une fraction par seconde.

« Les gens mariés vivent plus longtemps que les célibataires ; les tempérants et les travailleurs plus que les gourmands et les fainéants ; les nations civilisées, plus longtemps que les nations sauvages. Les grandes personnes ont une plus grande longévité que les petites. Les femmes ont une chance de vie plus favorable que les hommes avant leur cinquantième année, mais moins, après cette période. La proportion des gens mariés aux célibataires est de 75 pour 1.000. Les personnes nées au printemps ont une constitution plus robuste que celles nées en d'autres saisons. Les naissances et les morts ont lieu plus fréquemment pendant la nuit que pendant le jour. On peut aussi ajouter que seulement un quart de la population mâle atteint l'âge de porter les armes et d'accomplir son service militaire,

« Tous les jours nous entendons dire que nous sommes dans les cinq dernières années du siècle. C'est là une erreur, car, de même que le premier siècle de l'ère chrétienne ne s'est terminé qu'à la fin des cent ans révolus, c'est-à-dire au dernier jour de l'an 100, de même le XIXe siècle se terminera le 31 décembre 1900 à minuit. Grâce à la réforme grégorienne apportée au calendrier, en 1582, que les Anglais n'ont admise qu'en 1752, et qui n'est pas encore adoptée partout, le siècle, au point de vue du temps réel, finit, chez nous du moins, à peu près exactement avec le dernier jour de l'an 1900 ; mais il y aura cependant une différence. Bien que les astronomes, pour arriver à la concordance la plus complète, aient décidé que les années portant le millésime d'un siècle ne seraient pas bissextiles, le XXe siècle commencera, officiellement, cinq heures et demie plus tôt qu'il ne le devrait en réalité, et le XIXe siècle continuera d'après le temps solaire, jusqu'à cinq heures et demie environ du matin, du premier jour de l'an 1901. »

Le suicide se rattache partout aux idées religieuses de l'homme et à ses opinions sur la vie future. Il a été provoqué par le matérialisme néantiste et le panthéisme, partout où ils se sont présentés. Le matérialisme, qui nie l'existence d'une vie future, qui prétend que la mort est l'anéantissement de l'être, conduit logiquement au suicide ; il est considéré comme le seul moyen d'affranchissement des peines, des déceptions et des soucis de la vie terrestre, en un mot comme un remède radical contre le malheur. La vie, sur cette terre, étant toujours plus ou moins malheureuse, et l'homme étant dans tous les cas condamné à mort, il est sage et logique de se servir de ce remède prompt et infaillible.

Le panthéisme, qui n'admet pas l'immortalité individuelle, qui affirme que la mort est l'absorbtion dans le grand tout, conduit tout aussi logiquement au suicide, car il voit dans le suicide un moyen permis d'atteindre par le chemin le plus court le bonheur qui existe dans cette absorbtion.

Pour l'homme qui croit à l'immortalité des âmes individuelles, à l'existence de Dieu, substance et mouvement infini, force active unique, esprit éternel et omni-présent, il n'y a pas de raison d'abréger ses jours ; au contraire, une foule de raisons doivent l'empêcher de le faire. Il sait que toutes les peines, les déceptions, les souffrances ont un but d'amour ; il sait aussi que mieux il supporte les sujets d'afflictions, les souffrances, ses déceptions avec patience, courage et sans murmurer, plus il hâte sa propre amélioration, par conséquent son bonheur. Il sait que cette souffrance a sa cause et son utilité, la souffrance étant une expiation voulue de ses fautes passées, une épreuve pour l'avenir.

Il est résigné et comprend l'intérêt précieux pour lui de porter le fardeau

que la Justice, immanente en tout ce qui est, lui a imposé, et combien il serait insensé de le jeter témérairement sans attendre patiemment la fin de ses épreuves. En un mot il comprend que si l'homme se décide au suicide, il fait un grand pas en arrière, inutile et pénible pour arriver au but bienheureux de sa destinée.

Or, je puis affirmer que le suicide n'existerait point, si tous les hommes étaient fermement convaincus de cette vérité. Une fois que la doctrine spirite sera généralement acceptée, les hommes seront persuadés de sa haute valeur; le mal qui a si longtemps ravagé et qui ravage encore la terre n'existera plus.

En 1890, dans les 87 départements de la France, le nombre des suicides a été 7.572, sur lesquels le département de la Seine figure pour 1.420. Le mois qui a fourni le plus de suicides est le mois de juillet : un total de 790 alors que la moyenne des autres mois est de 550 à 600. La proportion du nombre de femmes qui se donnent la mort est très inférieure à celle des hommes. Ainsi, sur ces 7.572 suicides, on compte 5.964 hommes et 1.608 femmes seulement. Dans le département de la Seine, sur les 1.420 morts volontaires, les femmes ne figurent que pour 195, c'est-à-dire un sixième du total environ.

De ce fait on pourrait conclure que les femmes supportent mieux les tristesses de la vie que les hommes.

D'après la statistique officielle on se suicide de préférence de 50 à 60 ans, En effet, le chiffre des gens qui se sont donné la mort entre ces limites a été dans toute la France de 1508, tandis que de 30 à 40 ans il n'a été que de 992. Mais de 40 à 50 ans la proportion se relève et atteint 1.394. La période où les morts volontaires sont le moins fréquentes, est l'extrême vieillesse. On ne compte que 160 suicidés âgés de plus de 80 ans.

Quant aux causes les plus fréquentes du suicide, la statistique officielle a pris soin de les relever. Je les lui emprunte, avec ses chiffres en regard, aboutissant toujours à ce même lugubre total de 7.572 morts volontaires pour toute la France.

Misère et revers de fortune.

Misère (ou crainte de la misère)	183	888
Embarras de fortune	305	
Perte d'emploi, de procès, perte au jeu	100	

Chagrins de famille.

Douleur causée par la perte d'ascendants, de conjoints, d'enfants	56	1.031
Chagrins domestiques non spécifiés	975	

Amour, jalousie, débauche.

Amour contrarié	200	1.125
Jalousie entre époux, entre amants	27	
Honte d'une mauvaise action	89	
Ivrognerie, alcoolisme	809	

Peines diverses.		
Désir de se soustraire à des poursuites judiciaires (délits)	202	
Suicide d'auteurs d'assassinats, de meurtre, d'empoisonnements, d'incendies	27	
Désir de se soustraire à des peines disciplinaires militaires	16	1.783
Désir de se soustraire à des souffrances physiques	1.228	
Dégoût du service militaire	25	
Dégoût de la vie et contrariétés diverses	287	
Maladies cérébrales.		
Aliénation mentale	1.975	
Hypocondrie	109	2.168
Monomanie	70	
Idiotisme	14	
Motifs inconnus		175
Total général		7.572

On le voit, les causes de suicide groupées sous des rubriques générales proviennent de la misère qui fournit au total le moindre contingent,

Voici maintenant ce que le *Kiewsky . Wsenarodnij Kalendar* de 1896 écrit à propos des suicides en Europe :

« En comparant les différentes contrées des suicides, nous voyons que les Slaves donnent le nombre le plus petit ; sur 1 million d'habitants, le nombre de suicides est le suivant :

En Saxe	311	En Bavière	90
En France	210	En Angleterre	66
En Prusse	133	En Russie	30
En Autriche	130		

« En Autriche, dans les contrées ou il y a plus de Slaves que de Hongrois et d'Allemands, comme par exemple en Dalmatie, en Slavonie, etc., sur 1 million d'habitants, il y a seulement 25 suicidés. En Russie, dans l'espace de trente ans, le nombre des suicidés est toujours le même : de 30 suicidés pour 1 million ; tandis que le nombre des suicidés chez les autres nations a augmenté jusqu'à 30-40 p. 100. »

Quelle peut être la cause réelle de ce triste fait parmi les peuples de l'Europe les plus civilisés, et les plus développés au point de vue intellectuel ? L'intensité du suicide qui augmente si rapidement et à un si haut degré, dans un siècle qui s'enorgueillit de ses progrès rapides dans les sciences, les arts et l'industrie ?

Pour trouver la cause réelle du suicide en général, il suffit de se rappeler l'enseignement à cet égard du maître Allan Kardec. La doctrine spirite nous enseigne que la chute des esprits fut amenée par cette circonstance qu'ils avaient commencé leur développement à l'inverse, en pleine opposition aux avertissements de Dieu. Au lieu de faire précéder et guider leur développement intellectuel par leur développement moral, ils avaient complètement négligé celui-ci, et par suite, s'étaient développés en eux l'égoïsme et l'orgueil, au lieu de l'amour et de l'humilité.

L'égoïsme de l'esprit se montre en ce sens que l'homme se regarde lui-même comme le centre du cercle dans lequel il vit; il dirige son attention seulement sur ses propres intérêts, rapportant tout à lui-même. L'orgueil de l'esprit se montre en ceci, que l'homme veut s'élever au-dessus de ses semblables, et pour y parvenir ne se fait aucun scrupule de violer leurs droits, de blesser leurs sentiments et de heurter leurs opinions.

La majeure partie des maux des esprits incarnés sur la terre, est due à leur égoïsme et à leur orgueil, et cependant, à mesure que ces esprits apprendront la pratique de l'amour et de l'humilité, ces maux diminueront pour faire successivement place à un état plus heureux. La cause réelle du suicide, comme de tous les autres égarements de l'homme, est, conséquemment, l'imperfection de l'esprit qui a sa racine dans son égoïsme et dans son orgueil.

Quand, en 1815, après avoir abdiqué, Napoléon Ier, qui avait demandé un asile à l'Angleterre, comme au plus généreux (?) de ses ennemis, fut embarqué à bord du *Northumberland* et transporté à Sainte-Hélène, les journaux anglais répandirent le bruit mensonger que l'empereur, qui avait tant de fois courageusement bravé la mort sur les champs de bataille, se tuerait plutôt que de se laisser transporter en exil, comme un prisonnier et un bandit. Pendant la traversée, le docteur Warden, médecin du *Northumberland*, raconte qu'il fut présent un jour, lorsque quelques personnes entretinrent Napoléon de ces insinuations, et que le grand Corse répondit textuellement, avec le plus grand calme : « Non, non, je ne suis pas assez « Romain pour me tuer... Selon moi, le suicide est le plus abominable des « crimes; ma raison ne me fournit aucun argument sérieux qui puisse le « justifier. C'est un délit, fils de la lâcheté. Comment un homme peut-il « prétendre avoir du courage, lorsqu'il ne sait pas supporter les revers de « la fortune ? Le véritable héroïsme consiste à affronter les coups du sort; « quelle que soit leur nature, il faut les défier et les combattre. »

JOSEPH DE KRONHELM.





UNE DÉCOUVERTE MERVEILLEUSE

Après les travaux célèbres de William Crookes, l'éminent physicien spirite, qui, entre autres découvertes fit celle du quatrième état de la matière (*matière radiante*) (1), la science vient de s'enrichir d'une découverte très importante, concernant la photographie de l'invisible, due à un savant étranger dont les expériences sont venues, à l'heure marquée, renverser les théories mal échafaudées des positivistes néantistes.

Nous parlons des rayons du professeur *Rœntgen*, de l'Université de Wurtzbourg, dont le journal *Le Temps* a décrit les expériences physiques, le 27 janvier 1896, sous ce titre : *Photographies à travers les corps opaques.*

Ces expériences ont été renouvelées à Paris, par MM. Barthélemy et Oudin.

Avant d'aborder l'étude des rayons de Rœntgen, nos lecteurs seront désireux de savoir quels sont les travaux antérieurs, accomplis sur cette importante question des radiations, qui ont conduit, à sa découverte, le savant professeur allemand.

D'après Crookes, ces radiations n'étaient constatées que dans un milieu radiant. Puis est venu Lénard et d'autres, qui ont fait remonter leur cause aux vibrations de l'éther, qui, ainsi qu'on le sait, produisent également les rayons lumineux et électriques. Les *rayons cathodiques*, à l'encontre des rayons lumineux, n'obéissent pas aux lois de la réflexion et de la réfraction. Ils jouissent de la propriété de traverser le plus grand nombre de corps opaques. Cependant les pierres et les métaux ne se laissent pas traverser (à l'exception de l'aluminium), tandis que les gaz les plus raréfiés ont la singulière propriété de les répandre rapidement, et — chose qui permet de ne pas les confondre avec les radiations électriques — c'est qu'ils se trouvent déviés par l'aimant. Enfin, ils traversent le corps humain, à l'exception

(1) Après avoir fait le vide presque absolu dans un ballon ou tube de Geissler, W. Crookes, pensant que la matière excessivement raréfiée qui reste dans le tube, pouvait donner lieu à un état extraordinaire, inconnu jusque-là, y fit passer le courant d'une forte bobine de Ruhmkorff. Il constata alors de la fluorescence dans le voisinage du pôle positif, une zone obscure autour du pôle négatif (ou *cathode*) et une stratification remarquable (*rayons cathodiques*) dans l'espace intermédiaire.

des os. On conçoit, immédiatement, qu'au point de vue scientifique, comme au point de vue chirurgical, cette merveilleuse découverte produit, dans le corps savant, une véritable révolution, et est appelée à rendre, à notre pauvre humanité, des services exceptionnels.

Un grand nombre de revues scientifiques, françaises et étrangères, ont parlé des rayons de Rœntgen. Un de nos estimés confrères, le Dr Lux, écrit dans une revue spiritualiste, les lignes suivantes : « Les travaux de Maxwell et de Hertz ayant établi que l'électricité, la lumière, la chaleur ne diffèrent, ou ne paraissent différer, que suivant l'étendue de l'onde qui propage leurs vibrations, le même Hertz et le physicien Lodge et, à leur suite, un grand nombre d'expérimentateurs, cherchèrent à produire, avec l'électricité, des résultats, qui, jusque-là, semblaient l'apanage de la lumière, c'est-à-dire à obtenir, à l'aide d'un nouvel ordre de vibrations, la photographie de l'invisible. Or, Lénard constata, il y a peu d'années, que les radiations cathodiques, ci-dessus décrites, sont capables d'impressionner une plaque photographique enfermée dans une boîte mince en métal. C'était un acheminement vers l'étonnante découverte de Rœntgen. »

En quoi consiste cette découverte et quels sont les points qui la différencient de la découverte de Crookes ? Montrons-en d'abord la technique : « Les tubes, ou boules de Geissler ou de Crookes, sont des petits récipients en verre, scellés à la lampe, et contenant un gaz extrêmement dilué. L'une des parois est traversée par un fil de cuivre et, sur la paroi opposée, un autre fil de cuivre. Dans l'intérieur du tube, entre les deux, il y a un petit intervalle vide. Au moyen d'une bobine de Rhumkorff, on fait passer un courant électrique alternatif. Les rayons cathodiques, (ceux qui se produisent près du pôle négatif ou *cathode*) *ne traversent pas le verre*, tandis que les rayons de Rœntgen, eux, *sortent du verre*; l'origine de ces derniers est toute différente. De plus leurs propriétés sont absolument distinctes de celles des rayons cathodiques. Ainsi : les rayons cathodiques *sont légèrement visibles* tandis que les rayons de Rœntgen *ne le sont pas*. En outre, ces radiations du physicien allemand semblent être bien distinctes des rayons lumineux, pour leurs propriétés; ils ne *réfractent pas*, passent sans déviation à travers un prisme, ou une lentille; de plus ils *ne se réfléchissent pas*. Leur curieuse propriété est de passer à travers les corps, que nous considérons comme opaques, c'est-à-dire d'être peu absorbés. Les muscles, les nerfs, la peau, le carton, le bois, les feuilles métalliques très minces, sont, en somme, très transparents pour les rayons de Rœntgen. Les os, au contraire, sont relativement opaques. Si donc nous plaçons la main dans un faisceau de ces radiations, nous aurons une *simple ombre portée* du squelette. Si nous recevons cette ombre portée sur une

plaque sensible, après pose (10 à 14 minutes) et développement, nous aurons un cliché photographique.

Les résultats médicaux de la nouvelle découverte apparaissent immenses. M. le professeur Lannelongue a ainsi photographié un fémur atteint d'ostéomyélite, qui montre que la destruction se fait du centre à la périphérie.

Une autre épreuve est celle d'une affection tuberculeuse du doigt.

. . . . . .

M. Jastrowitz, à Berlin, a photographié une main d'ouvrier blessé, il y a plusieurs années, à la première phalange du médius, par le verre d'une bouteille brisée. La main fut exposée aux rayons de Rœntgen, et le négatif montre nettement un fragment de verre tout contre l'articulation.

Comme M. Delbet (de Paris), Kolbert (de Berne) aurait aussi, grâce aux rayons Rœntgen, découvert la place occupée par une aiguille qui s'était introduite, depuis longtemps, dans le doigt d'une couturière, et dont l'extraction a été immédiatement pratiquée.

Enfin, chose qui paraîtra tout d'abord invraisemblable, mais que l'expérience a rendue réelle : *un engin explosible a été photographié à travers une boîte en fer blanc*, par MM. Girard et Bordas, élèves de Brouardel.

Autre expérience des plus... intéressantes : MM. Pinard et Varnier, sont parvenues *à photographier un fœtus à travers la paroi utérine* (*Correspondant médical.*) (1).

Savants ! une vérité-mère est venue surgir au milieu de vos doutes, pour vous éclairer dans vos patientes recherches et pour ennoblir l'art-science du magnétisme. C'est ainsi que la science nouvelle s'est vengée du dédain et du mépris qu'elle avait eu à essuyer de la part de certains savants, dits officiels, pendant un nombre respectable d'années !

Nous sommes heureux de terminer notre article par la prédiction suivante du baron du Potet, l'un de nos plus célèbres magnétiseurs, prédiction qui se trouve aujourd'hui en partie réalisée : « *Une découverte, grande comme le monde, sera, quand vous le voudrez, renfermée dans votre temple pour ne plus en sortir.*

« Vous serez supérieurs à tous les autres hommes, car vous saurez plus qu'eux; vous calmerez les alarmes et ferez cesser les craintes, et les douleurs, la mort même, au lieu de vous suivre, fuiront à votre approche.

« L'avenir m'apparaît par la pensée, j'y pénètre, *je vois une science plus bril-*

(1) Ceux de nos lecteurs qui désireraient avoir de plus amples détails sur cette importante découverte, liront avec un vif intérêt, les excellents articles parus dans le *Correspondant médical* (numéros 33, 35, 36 et 37 de l'année 1896.) Directeur J. Dalloz, rédacteur en chef, Dr T. Blanc.

lante que celle qui nous éclaire; car sa lumière s'y répandra sur l'immensité, la destinée de l'homme ne sera plus un problème, et l'art de le conserver aura la sanction universelle. »

Honneur au baron du Potet! dont les nobles et consolantes paroles, tout empreintes d'amour et de charité, lui ont sans doute été dictées par un esprit supérieur, veillant au progrès et au bonheur spirituels de notre humanité.

Honneur à Mesmer, Deleuze, de Puységur, de Reichembach, Allan-Kardec Aksakof, de Rochas, Lafontaine, Rœntgen et à la légion invincible et brillante des magnétiseurs! salut! honneur!

La main sur le cœur, les yeux perdus dans les profondeurs de la voûte azurée, l'âme ravie devant les merveilles innombrables du cosmos, nous nous écrierons, à la pensée de tous ces vaillants défenseurs de la plus belle et de la plus noble des causes :

AUX HOMMES DE BIEN, L'HUMANITÉ RECONNAISSANTE

Dr GASTON DE MESSIMY.

Puéchabon (*Hérault*), 19 *avril* 1896.

SÉANCES AVEC EUSAPIA

Florence le 12 mai 1896 : A la fin du mois dernier, nous fûmes engagés mon mari et moi, à faire partie d'un comité formé de trois professeurs et de quelques dames distinguées ; son but : faire venir Eusapia Paladino à Rome, expérimenter avec elle.

Madame la baronne de Rosenkrantz, dévouée à notre cause, avait offert deux de ses salons pour les séances (Piazza Spegna, n° 14).

A peine arrivée à Rome, je me rendis chez notre ami Hoffmann, chez lequel Eusapia était logée ; j'y trouvai cette pauvre femme bien changée, nerveuse, souffrante, tristes conséquences encore de son séjour à Cambridge, où, moralement, elle eut beaucoup à souffrir ! Même le triomphe qu'elle remporta en France, auprès du colonel de Rochas, n'avait pu la consoler de son échec en Angleterre.

J'étais allée chez Eusapia dans l'espoir de la décider à accepter les propositions de M. Max Rahn, directeur de la *Uebersennliche Welt*, qui désirait ardemment la faire venir à Berlin, pendant tout le mois de mai ; elle refusa net, disant qu'elle avait peur des pays étrangers et des personnes qu'elle ne connaissait pas. Elle semble bien décidée à ne plus s'exposer à de longs voyages.

De même, elle a refusé dernièrement au professeur Recevedo, qui était venu de l'Espagne à Naples, dans le seul but de la conduire à Madrid.

Ce n'est qu'aux scientistes français qu'elle ne sait refuser. Elle me parla, avec enthousiasme, de ces messieurs, de leur délicatesse, de leur bonté à son égard. Elle s'était soumise avec bonheur à leurs contrôles et investigations sévères et scientifiques, parce qu'elle n'avait jamais aperçu sur leurs lèvres de sourires ironiques, dédaigneux et blessants. Aussi a-t-elle accepté de se rendre au mois de juillet chez le professeur D... à Paris, pour se soumettre encore à de nouvelles investigations.

Eusapia ne resta que dix jours à Rome. De fâcheuses circonstances m'obligèrent à retourner à Florence et je n'ai assisté qu'aux trois premières séances ; si elles ne nous ont pas offert un nombre très grand de phénomènes, elles n'ont cependant pas manqué d'éveiller un vif intérêt, par le côté intelligent et scientifique de leurs manifestations.

Voici le résumé abrégé de ce qui me semble le plus important et le plus utile à faire connaître.

Nous étions sept personnes, assises autour d'une table à quatre pieds. Nous formions la chaîne ; Eusapia était tenue, mains et pieds, par MM. les Dres Sagreti et Balestra.

1° *A la clarté du jour* : Le médium prit la main du Dr Balestra, la posa sur un tas de papier blanc qui se trouvait sur la table, et fit avec son doigt sur le dos de la main du docteur une croix. C'est fait, dit-elle, examinez les papiers.

Nous les regardâmes, l'un après l'autre, sans y trouver le moindre signe; enfin, sur la dernière feuille, du côté qui se trouve en contact avec la table, nous vîmes la croix, faite au crayon, celle qu'Eusapia avait tracée simplement avec son doigt, sur la main du docteur.

2° *A la clarté du jour* : Le médium posa sa main sur du papier blanc, saisit l'index de M. Balestra, avec lequel elle fit une croix sur le dos de sa main, a elle ; aussitôt, au-dessous de la paume, se reproduisit une croix faite au crayon.

3° *Dans l'obscurité* : Nous entendîmes tourner la clef dans la serrure d'une porte, non loin de nous ; la maîtresse de céans nous déclara que la porte était barrée en dehors ; aussitôt trois coups formidables furent frappés de l'autre côté, ce qui prouva que la barre n'avait été d'aucun empêchement pour l'agent invisible ; il avait traversé la porte quand même.

4° *Dans l'obscurité* : Je tenais, bien caché sous ma main, un billet pour M. Hoffmann ; je priai John King, l'esprit guide, de le passer à son destinataire, sans le nommer. Eusapia, toujours les mains et les pieds tenus par les deux docteurs, était tombée en trance ; elle disait : *Je ne puis pas, il est*

trop loin ; du reste, attendez. Une minute après mon billet me fut doucement enlevé, ce que j'annonçai de suite aux personnes présentes ; alors le Dr Sagreti, placé vis-à-vis de moi, par curiosité étendit son bras en l'air; là, vaguant dans l'espace, il trouva ma lettre, la prit et ainsi elle ne parvint pas à M. Hoffmann qui, effectivement, était éloigné de notre table et en dehors de notre cercle.

5° *Dans la clarté* : Voici un phénomène qui nous impressionna vivement à cause de son importance scientifique ; M. Hoffmann, ayant à la main une lâmpe allumée,se plaça à coté d'Eusapia; il se tenait debout. Il pria MM. les Drs Bettmann et Sagreti de bien contrôler les mains du médium ; il engagea un membre de notre comité à se mettre sous la table pour tenir les jambes du médium entre ses bras.Ensuite il invita le Dr Balestra à se placer à côté de lui pour ne pas perdre de vue la robe d'Eusapia.

Peu à peu le jupon commença à se gonfler ; le Dr Balestra tapa dessus, mais le jupon continuait à se soulever se gonflant toujours à vue d'œil. Alors le docteur, après avoir constaté que les mains d'Eusapia étaient bien tenues, jeta un regard sous la table pour s'assurer de l'immobilité des jambes du médium ; rapide comme un éclair, il se baissa et passa la main sous le gonflement de la jupe, aussitôt il se sentit saisi par une main qui secoua fortement la sienne.

Serait-ce là, la clef du mystère qui entoure les prétendus *petits jeux de main* de la pauvre Eusapia ?

6° Comme preuve qu'il ne faut chercher ni le démon, ni les esprits malins dans tous ces phénomènes, M. Hoffmann nous engagea tous à dire en chœur : « *Viva-Dio* » ; aussitôt des applaudissements qui semblaient venir du plafond du salon nous répondirent.

7° Pendant un moment de repos, le Dr Sagreti appuya son bras contre une porte. Dans cette position, l'une de ses manchettes sortit de la manche, se faisant remarquer par sa blancheur sur le fond obscur de la porte. La salle était vivement éclairée.

Eusapia s'approcha, s'arrêta à un mètre de distance de M. Sagreti, et indiquant la manchette avec son doigt levé, elle dit : *Je vois une main qui écrit sur la manchette du Docteur.* Nous nous approchâmes tous et, en effet, la manchette était couverte de signes faits au crayon.

8° *Dans l'obscurité* : Des coups furent frappés dans toutes les directions de la table, dans les portes et les meubles ; puis chacun sentit des attouchements très sensibles, faits à presque toutes les personnes du cercle, et souvent très affectueux.

9° Sept à huit étincelles, ayant la forme de vers luisants, ont été vues de nous tous.

Avant notre départ, nous conduisîmes Eusapia dans notre logement à l'Hôtel du Sénat, place du Panthéon ; il était trois heures de l'après-midi. Nous nous placâmes tous trois à une longue table à quatre pieds, je tenais la main gauche, mon mari la main droite et les deux jambes du médium. Ma main gauche, à l'autre bout de la table, reposait sur la main droite de mon mari, à distance d'un mètre à peu près d'Eusapia.

Nous avions fermé les volets et nous nous trouvâmes dans une demi obscurité. Le rideau de la fenêtre, contre laquelle se trouvait assis le médium, commença à se gonfler, comme poussé par des mains invisibles ; il vint se jeter sur notre table. Pendant ce temps mon mari fut touché et caressé ; je sentais la même impression.

A ma prière, adressée à Dieu et aux esprits bienveillants de m'accorder une force médiumnimique plus accentuée qne celle que je possède, afin de devenir plus utile à la propagande de nos saintes vérités, je sentis saisir ma main, celle qui était tenue par mon mari ; l'agent invisible la porta sur la main d'Eusapia et là, elle fut soumise à une espèce de massage qui dura quelques instants; ensuite mon bras fut reposé à sa place, et des passes magnétiques me furent faites depuis l'épaule jusqu'à l'extrémité des doigts. Mon mari, ayant sa main sous la mienne, sentit parfaitement ses passes.

Des monnaies me furent enlevées d'une petite bourse attachée à ma ceinture, elles roulèrent sur la table. A ce moment on frappa à la porte, c'étaient nos amis, le comte Grabinsky, de Bologne, et sa dame ; ils prirent place à notre table, les volets avaient été ouverts.

Au grand jour notre table s'élança trois fois en l'air, s'y soutenant pendant quelques secondes, à la hauteur d'un mètre au-dessus du sol ; après quoi, des coups formidables retentirent dans l'armoire, non loin de nous. Revenus à une demi obscurité, nos amis furent touchés de tous côtés ; on leur enleva et retourna leurs chaises etc. etc. N'ayant jamais assisté à chose pareille, ils en étaient pétrifiés.

Après notre départ Eusapia ne resta que peu de jours à Rome. La Baronne de Rosenkrantz, femme d'une rare intelligence, d'une modestie plus rare encore, m'a déjà donné la bonne nouvelle que les dernières séances avaient réussi parfaitement, surpassant les premières et que *trois incrédules ont mis bas les armes devant les incontestables vérités que révèlent ces faits.*

Que le Tout-Puissant soit remercié.

C.-H. Mainardi.

SACRA PRIVATA

Tiré de la *Semaine de Paris*, du 24/1 96.

La pauvre femme était couchée sur son lit, maigre et pâle, les yeux entourés d'un creux noir. Le médecin n'avait donné aucune espérance et ne devait pas revenir. Elle voulut revoir son enfant une dernière fois, mais elle ne pouvait plus lui parler. Puis la vieille grand'mère emmena l'enfant pour lui épargner le spectacle de l'agonie, et le père resta seul près du lit pour fermer les yeux de la morte.

La maladie avait été si longue que l'enfant s'était habitué à voir souffrir sa mère ; mais devant les sanglots qu'on étouffait avec peine, il eut peur, sans savoir pourquoi. « Tu pleures, grand'mère, dit-il ; est-ce que ma mère est plus malade aujourd'hui ?

— Non, mon pauvre petit, cela va mieux, et bientôt elle ne souffrira plus du tout. Elle va partir pour un pays où personne n'est malade, et où elle se guérira tout à fait.

— Est-ce que nous partirons avec elle, grand'mère ?

— Non, pas encore ; mais plus tard nous irons tous la rejoindre, et pour moi j'espère que ce sera bientôt.

— Je veux partir tout de suite, dit l'enfant.

— Et ton pauvre père, mon petit, tu veux donc le laisser seul ? Tiens, le voilà qui descend, va l'embrasser.

L'enfant s'aperçut bien que son père avait aussi des larmes dans les yeux. « Pourquoi pleures-tu, père, puisque nous irons tous la revoir dans un beau pays où l'on n'est jamais malade, jamais, jamais ? »

Les sourcils de l'homme se contractèrent malgré lui.

— Ne te fâche pas, Pierre, dit la vieille femme. Je n'ai pas eu la force de voir pleurer cet enfant, mais c'est à toi seul de diriger sa conscience. Réfléchis à ce que tu dois répondre à ton fils quand il t'interrogera, et quelle que soit ta réponse, sois tranquille, je n'y opposerai pas ce que tu appelles mes superstitions.

— L'éducation de l'enfant appartient à la mère, répondit-il ; maintenant que vous remplacez la sienne, dites-lui ce que voudrez. Quant à moi, je ne saurais lui enseigner ce que je ne crois pas moi-même ; on ne doit tromper personne, pas même un enfant.

— Pierre, il ne faut pas qu'il puisse opposer ma croyance à la tienne ; cela troublerait sa confiance à peine éveillée. »

Elle se tourna vers l'enfant : « « Va jouer dans le jardin, mon petit, lui

dit-elle ; tu reviendras tout à l'heure, nous avons à parler sérieusement ton père et moi. »

Elle conduisit l'enfant à la porte, qu'elle referma.

— Maintenant, Pierre, dit-elle, parle et pas de ménagement avec moi ; je suis forte et je tâcherai de te répondre ; nous finirons peut-être par tomber d'accord sur ce qu'il convient de lui dire quand il nous parlera de sa mère qu'il ne verra plus.

— A quoi bon, mère ? Gardez vos espérances, si elles adoucissent vos regrets, quant à moi, vous le savez, je ne crois qu'aux lois inflexibles de la nature, et malheureusement la mort est une de ces lois. Ne me forcez pas à souffler sur vos rêves ; il a pu m'arriver quelquefois d'opposer les graves arguments de la raison à cette consolante mythologie, mais ce n'est pas en présence de la mort qu'on discute la douce chimère de l'immortalité.

— Et de quoi parlerions-nous, Pierre, si ce n'est de notre douleur commune ? Ni toi ni moi ne pouvons penser à autre chose qu'à celle qui vient de nous quitter. Si, comme je le crois sincèrement, elle est là qui nous écoute, elle voit combien nous l'aimions l'un et l'autre, et peut-être, par des voies inconnues, m'inspirera-t-elle la force de te persuader.

— Ah ! pauvre bonne mère, si nos morts pouvaient nous répondre, il y a longtemps qu'ils auraient dissipé nos angoisses, car ce n'est pas pour nous que nous essayons de croire à une autre vie. Sans notre ardent désir de les revoir, qui voudrait recommencer au-delà du tombeau ? C'est bien assez d'une fois. Pour moi, je suis las, j'ai soif du sommeil éternel, et sans me croire plus mauvais qu'un autre, je sais bien que je ne vaux pas la peine d'être conservé.

— Et ton enfant, Pierre ?

— Vous resterez près de lui, et, s'il pleure son père et sa mère, vous lui persuaderez qu'il les retrouvera.

— Je suis bien vieille, et quand je serai partie à mon tour, qui sera là pour lui dire : « Chaque fois que tu fais quelque chose de mal, il y a quelqu'un qui te voit et qui pleure, quelqu'un que tu aimais bien et qui t'aimait bien. » Dis-moi, Pierre, n'est-ce pas la pensée des morts qui nous conduit, qui nous préserve, qui nous éclaire ? Sans leurs souvenirs et leurs exemples, qui donc nous soutiendrait dans les luttes de la vie ? Il y a bien des précipices et des fondrières, le long de ce rude sentier de l'ascension. Mais nous évoquons nos morts et ils nous tendent la main. Tu sais, Pierre, que personne n'est sûr de toutes les épreuves ; s'il te vient un jour la tentation de faire une chose que tu regretterais plus tard d'avoir faite, tu te diras : « Que me conseillerait-elle si elle était ici près de moi ». Et, en effet, alors elle y sera.

— Est-ce que tu sais ce que c'est que l'existence? On ne le dirait pas, car tu parais la confondre avec la vie, cette chose mobile, fugitive et changeante que, dans la langue de tes philosophes, on appelle, je crois, le Devenir. Qu'y a-t-il de commun entre l'enfant que tu étais autrefois, l'homme que tu es aujourd'hui, et le vieillard que tu seras demain? Les éléments de ton corps se renouvellent, les traits de ton visage changent avec les années; tes sentiments et tes idées, tes craintes et tes espérances ne sont plus les mêmes, et sans la mémoire, si tu revoyais ton passé, tu ne te reconnaîtrais pas. Mais quand la vie s'est envolée, la mort nous fait entrer dans l'existence immobile : elle la compose de toutes nos actions, bonnes ou mauvaises. Ce que nous avons été dans la vie, nous le serons à jamais dans le souvenir des vivants.

— Mon fils est si jeune qu'il oubliera bien vite. Je ne me souviens plus de mon aïeul, qui est mort quand j'avais cet âge-là. Le pauvre petit n'a pas eu le temps de connaître sa mère; il n'aura pas cette protection bienfaisante du souvenir.

— Celle qui aurait veillé sur lui si elle avait vécu se servira de nous pour le guider dans la vie. N'est-ce pas à elle que tu penseras chaque fois que tu donneras un conseil à cet enfant? Quant à moi... Voyons, Pierre, laisse-moi le bercer avec ce que tu appelles mes contes de vieille femme. Ce que je lui disais, elle le lui aurait dit, j'en suis sûre, si tu étais parti le premier. Les femmes savent parler aux enfants la seule langue qu'ils puissent comprendre. Plus tard, tu lui expliqueras la loi austère du devoir, et il recevra tes leçons sans rejeter les miennes. Les premières fleurs qui ont germé sur le sol vierge de la conscience laissent un parfum qui ne s'évapore jamais. Tu sais que tous les hommes, même les meilleurs, peuvent être arrêtés par le doute dans les carrefours de la vie. La nuit est si noire qu'on cherche au ciel une étoile. Ton fils traversera comme les autres ces heures mauvaises où tout nous abandonne. Ne veux-tu pas qu'il puisse dire : « O ma bonne mère, viens à mon secours ».

— A quoi bon ces prières, à qui ne peut plus nous entendre?

— En es-tu bien sûr? Au-delà des horizons de la science, il n'est pas plus sage de nier que d'affirmer. On doute, quelquefois on espère, puis la foi entre dans l'âme, sans qu'on sache pourquoi ni comment; l'esprit souffle où il veut. Je ne te parlerai que pour l'enfant, et je n'espère pas changer tes idées. Si ce miracle arrive, ce sera l'œuvre de celle qui va devenir notre ange gardien, Es-tu bien sûr qu'elle ne peut pas faire éclore dans ton cerveau des idées qui n'y auraient pas germé sans elle? La mort ne brise pas les liens formés pendant la vie, et ce n'est pas toujours en vain que l'amour prodigue les serments d'éternité.

— Avez-vous toujours eu ces croyances, bonne mère?

— Non, Pierre; c'est la douleur qui me les a révélées; hier encore, je t'aurais dit : la plus grande douleur que j'ai connue dans ma vie. Aujourd'hui je ne puis plus dire cela. Ma mère allait mourir : je la suppliai de ne pas me quitter. Elle qui avait toujours cédé à mes prières, comment aurait-elle résisté à la plus ardente de toutes? Ma fille naquit et je compris que j'étais exaucée. A mesure qu'elle grandissait, elle ressemblait de plus en plus à ma mère : je voyais bien que c'était elle qui était revenue. Dans quelque temps, quand ton fils n'aura plus besoin des soins d'une femme, elle m'appellera près d'elle comme je l'ai appelée près de moi.

— Je ne partage pas vos illusions, mais je vous les envie : les rêves de la poésie valent mieux que la réalité.

— La science a aussi ses rêves; elle rejette au réveil ceux qu'elle reconnaît pour des erreurs; les autres la guident dans sa marche progressive et elle les nomme des intuitions. Rappelle-toi ce que nous disait dernièrement le docteur sur ces étranges ressemblances constatées dans les familles où l'on conserve des portraits d'ancêtres. C'est ce qu'il appelait l'atavisme, et cela lui semblait très mystérieux. Cela devient bien simple, si on regarde les familles comme des unités vivantes, analogues à ces madrépores que tu as vus dans les mers du Sud. Les corps sont une création des âmes; celles qui veulent rentrer dans la naissance reprennent la forme de la première incarnation.

— Je ne puis vous suivre jusque-là. Vous prenez vos regrets et vos espérances pour des révélations, comme tous ceux qui ont imaginé une vie future, mais les fantômes chéris s'évanouissent quand on veut les embrasser. Un infaillible instinct a toujours comparé la mort à un sommeil sans rêves, ni crainte ni désirs; cela vaut mieux que les tristes agitations de la vie; laissons les morts dormir en paix.

— C'est vrai, la mort est le sommeil du désir, et l'art antique a eu raison de la représenter ainsi sur les sarcophages : Eros endormi ou éteignant son flambeau. C'est que le désir est égoïste et rapporte tout à lui-même; mais eux, nos protecteurs et nos amis, ils ne vivent plus qu'en nous et pour nous. Oui, tu as raison, qu'ils dorment en paix, mais près de ceux qu'ils ont aimés, répandant sur nous leurs influences bénies, et toujours pleins de pardon, car ils ont souffert comme nous.

— Et que deviennent selon vous les familles qui s'éteignent et les morts qu'on oublie?

— Ceux que nous oublions nous oublient à leur tour; c'est le fleuve Léthé; il y a sur l'autre rive des routes ouvertes vers des destinées incon-

nues. Mais tant que nous pensons à eux, comment pourraient-ils briser la chaîne de nos prières et de leurs bienfaits ?

— Et ceux qui ont fait le mal ?

— Ils nous demandent de le réparer. Il y a dans les familles une vie collective, il faut bien que les plus forts soutiennent les plus faibles, relèvent ceux qui tombent et les aident à porter un fardeau trop lourd. J'ai connu une jeune fille riche et belle qui, pour expier un crime qu'elle savait avoir été commis par son père, s'est condamnée à une vie d'austérités ascétiques et d'active charité. Tu peux blâmer comme une erreur, cette expiation volontaire d'une faute qui n'est pas la sienne ; moi j'admire cette âme pure abritant une âme souillée dans un pan de sa robe blanche. Ceux qui ne prient pas pour leurs morts sont plus malheureux que nous qui pouvons prier pour les nôtres. La sainte qui veille sur nous maintenant n'a pas une action de sa vie à se reprocher. Qu'elle soit notre phare ou notre étoile, qu'elle nous épure et nous attire vers les hauteurs, qu'elle plane avec ses ailes d'ange, sur le berceau de son enfant.

— Oui, c'est vous qui avez raison, bonne mère ; le culte des morts est la religion de la famille, et cette religion-là n'a pas besoin de prêtres. Que l'enfant vous écoute, je ne contredirai pas vos paroles ; elles peuvent être pour lui une source de consolation maintenant et plus tard. Je voudrais pouvoir m'y associer : mais pour enseigner une religion, il faut y croire ; je ne sais si cela viendra : cela n'est pas encore venu. Tâchez de donner à mon fils votre foi et votre espérance, et il sera plus heureux que moi.

— Merci, Pierre, je vois que j'ai gagné ma cause : tu peux rappeler l'enfant.

Il ouvrit la porte, et l'enfant accourut en demandant sa mère. Il lui dit : « Elle dort toujours ; ne fais pas de bruit. Elle avait bien besoin de repos. Je veillerai près d'elle. Demain, nous la porterons sans la réveiller, dans un jardin plein d'ombre, où elle sera bien tranquille, sous des arbres toujours verts. »

LOUIS MÉNARD.





LES EXPÉRIENCES DE WILLIAM HOWITT

Tiré de la *Revue de la France Moderne* d'octobre 1895.

Parmi les nombreuses théories émises par les savants pour expliquer les phénomènes Spirites, il y a celle qui attribue tout à la force *Odique* découverte par Reichenbach.

En réponse à cette théorie, William Howitt, auteur de plusieurs ouvrages importants sur les sciences occultes, fit publier en 1862 une lettre fort instructive ainsi conçue :

« Ceux qui attribuent les pouvoirs exercés par une influence spirituelle à une force odique montrent une égale ignorance des propriétés réelles de cette force, ainsi que de l'état présent et des faits du Spiritisme.

« Etudiez l'essai de Reichenbach sur cette force, vous n'y découvrirez aucune trace d'un pouvoir de raisonnement.

« Il n'attribue pas de telles propriétés à la force odique, il dit que cette force émet une flamme dans l'obscurité, visible pour les personnes *sensitives*, que les Spirites nomment médiums ; que cette flamme est produite par des aimants de grande puissance, par des cristaux ou par de l'eau imprégnée des rayons du soleil.

« Certaines sensations agréables ou désagréables sont provoquées, selon l'application de la force odique, mais on n'y voit aucune trace de raisonnement, aucune révélation de faits, aucune vision imagée et aucune faculté de prévoir l'avenir.

« Cette force ne peut pas vous dire ce qui adviendra demain et encore moins ce qui se passe aux Antipodes, ou dans le monde spirituel. Les esprits font tout ceci et plus encore.

« La force odique ne peut pas attirer le fer ou d'autres substances physiques, mais le magnétisme de l'aimant attire le fer.

« Les esprits peuvent soulever ce métal, ainsi que d'autres corps lourds, dans n'importe quelle direction et les porter dans différents endroits. Les esprits lèvent des tables lourdes.

« J'ai vu des tables de salle à manger d'une grandeur de douze couverts quitter complètement le sol.

« Les esprits jouent sur tous les instruments de musique : ils peuvent promener des cloches autour d'une chambre en les sonnant de tous les côtés. *J'ai vu ceci moi-même.*

« La musique qu'elles produisent est souvent exquise.

« Les esprits peuvent écrire ou dessiner *directement* sur du papier déposé par terre ou sur la table à leur intention ; ils peuvent aussi écrire et dessiner indirectement par les mains des personnes qui n'ont jamais eu de leçons et qui sont incapables de dessiner elles-même. *je suis un de ceux-là.*

« Toutes ces choses se passent non seulement en Angleterre et parmi mes amis personnels chaque jour, mais elles existent depuis quarante ans : dix ans en Amérique et trente ans auparavant en Allemagne.

« En Amérique, la répétition constante de ces phénomènes, de tous les côtés, a convaincu quelques millions de personnes, parmi lesquelles on remarque des savants éclairés et des magistrats élevés qui occupent le premier rang dans ce pays.

» Ces hommes-là n'ont pas été convertis par ouï-dire ou par des illusions mais par le témoignage des faits ; et, ainsi que je l'ai déjà observé, trente ans auparavant en Allemagne, il y avait un nombre considérable d'hommes éminents, philosophes et savants qui connaissaient la plupart de ces choses. On peut citer dans ce nombre le célèbre Emmanuel *Kant* ; puis Gorres, Ennemoser, Eschenmayer, Werner, Schubert, Jung, Stilling, Kerner ; et parmi les femmes, Mme Hauffé, *la voyante de Prévorst*, qui déclarait que non seulement elle avait des communications spirituelles, mais qu'elle voyait journellement des esprits et causait avec eux ; elle en donnait des preuves continuelles que chacun peut voir en lisant son histoire (1).

« Il est donc inutile de nous dire que la force odique, en agissant d'une manière mystérieuse sur le cerveau peut produire ces résultats.

« Cette force n'est pas cause que les gens écrivent, dessinent et jouent une musique exquise s'ils n'ont pas ce pouvoir ou cette connaissance dans leur cerveau ; car, d'après le principe *ex nihilo nihil fit*, de telles choses n'étant pas dedans, de telles choses ne peuvent venir dehors.

« Ces choses ne peuvent provenir d'un autre cerveau, car souvent il n'y a pas d'autres cerveaux présents.

« Si cette force pouvait faire de telles choses, ce serait de l'esprit doué de volonté, d'adresse et de savoir ; et alors la discussion prendrait fin.

« Donc, la condition de ceux qui attribuent ces pouvoirs à la force odique est celle d'une personne qui attribuerait un télégramme au fil télégraphique et non à l'homme agissant à l'extrémité des fils. La force odique

peut être le fil conducteur, mais ce n'est certainement pas elle qui est l'intelligence, au bout du fil...

« Pendant que les *Odistes* et les *Automatistes* discutent sur l'action du cerveau, nous coupons court et déclarons, *voilà* les Esprits eux-mêmes, vus, entendus, touchés et communiquant avec nous.

« Il y a six ans déjà que j'ai commencé à examiner les phénomènes du Spiritisme. Je ne suis pas allé voir des médiums qui se faisaient payer, ni même des médiums publics. Je me suis mis à ma propre table avec des membres de ma famille, ou avec des amis, des personnes de haute renommée, tous aussi sérieux que moi dans l'enquête.

« J'ai vu des tables se déplacer, se balancer à droite et à gauche et se soulever dans l'air à plusieurs reprises...

« J'ai entendu des coups frappés, quelquefois une centaine à la fois, dans toutes les parties de la table, dans tous les tons et d'une sonorité variée ; j'ai examiné les phénomènes d'une façon très attentive. Des esprits légers, inconséquents vinrent parfois communiquer.

« J'ai entendu des accordéons jouer de la musique merveilleuse ; ils étaient tenus d'une main, souvent par des personnes qui ne savaient s'en servir.

« J'ai entendu des cloches sonner en circulant dans l'air comme si elles avaient des ailes, puis ces cloches furent posées, tantôt dans la main d'une personne, tantôt dans la main d'une autre ; subitement, une forte secousse retirait la cloche sans que l'on pût voir les mains qui la touchaient.

« J'ai vu des tables de salon et des tables massives quitter le sol et quand on les plaçait dans une position spéciale, elles revenaient avec persévérance se placer autrement. J'ai vu d'autres tables répondre à des questions pendant qu'elles se tenaient dans l'air, en faisant les mêmes mouvements que si elles touchaient terre, mais avec une douceur extrême.

« Quelquefois j'ai entendu des coups formidables sur la table assez forts pour la briser, et personne n'aurait pu produire ces coups sans être observé ; j'ai respiré les parfums les plus délicats qui ont été répandus par les esprits pendant les séances spirites.

« J'ai vu de la *lumière* fluidique quitter les doigts et se répandre sur la table pendant qu'on formait le cercle au-dessus ; c'était la même lumière qui s'échappait des mains lorsqu'on magnétisait.

« Nous recevions journellement des communications souvent très belles, données par les esprits. Nos premières opinions théologiques furent re-

(1) *La voyante de Prevorst*, par Kerner, ouvrage allemand traduit en anglais par Mme Crowe. 1845, Londres.

poussées et condamnées, quand j'étais seul à une séance, avec ma femme. Ceci, donc, ne pouvait être attribué à l'action automatique de nos propres cerveaux et bien moins à l'action de ceux des autres, car il n'y en avait pas.

« Lorsque nous adressions des questions d'une nature religieuse aux esprits, ils nous répondaient qu'il fallait demander des solutions à l'Esprit Divin seul...

« Plusieurs personnes que nous connaissons dessinent, font de la peinture ou écrivent sous l'influence *spirituelle* sans aucun effort ni aucune action de leur esprit ; quelques-uns n'avaient jamais appris à dessiner. Plusieurs membres de ma famille ont ainsi dessiné et écrit. Moi-même, j'ai dû écrire un volume entier sans aucune action de ma pensée, le mouvement était purement mécanique de ma part.

« Une série de dessins en cercles, remplis de modèles, tous différents les uns des autres, furent donnés, par ma main, un chaque soir ; les ronds étaient formés aussi correctement qu'avec un compas ; cependant un crayon seul avait suffi. Les artistes qui examinèrent ces dessins furent fort étonnés et, comme d'habitude dans des cas de ce genre, supposèrent qu'une nouvelle faculté s'était développée en moi ; tout a coup ce talent me quitta entièrement, comme pour montrer que cela ne dépendait pas de *moi*.

Les dessins seuls me restent ; mais je ne pourrais pas en copier un de la même manière, même si ma vie en dépendait.

« Un membre de ma famille a dessiné des choses extraordinaires, magnifiques, avec des explications écrites, mais il dessinait de la même manière mécanique et involontaire que moi. En somme, la plupart de ces dessins sont accompagnés d'explications données par les esprits, montrant que chaque ligne est remplie de signification.

« Je puis ajouter que je n'ai jamais été voir de médiums payés ; mais j'ai vu un grand nombre de phénomènes obtenus dans la présence de *M. Home*, de *M. Squire* et d'autres médiums.

« J'ai vu des mains d'esprits aller d'un endroit à un autre ; je les ai touchées maintes et maintes fois. J'ai vu de l'écriture tracée par les esprits sur un papier blanc posé par terre, avec un crayon dessus, sans contact avec les personnes. Ces écrits étaient d'un style élevé.

« J'ai entendu prédire certaines choses ; et ces choses se sont réalisées, quoiqu'elles semblassent très improbables auparavant.

« Souvent il m'est arrivé de voir des personnes, en France, en état de clairvoyance qui entraient en communication avec des âmes désincarnées ; ces dernières leur était absolument inconnues ; elles donnaient une des

cription détaillée de ces âmes, de façon à les faire reconnaître par les assistants, et leur transmettaient des messages d'outre-tombe.

« Il est puéril de parler de la force *odique* en face de faits tels que ceux que nous venons d'énumérer. Ces faits psychiques ont lieu de tous les côtés en Amérique, de même qu'en diverses parties de l'europe. Ils s'accordent avec les attestations des hommes les plus élevés de tous les temps et de toutes les nations.

« En Grèce, Platon, Socrate, Pythagore et nombre d'autres affirmaient cette action des esprits ; à Rome, aux Indes, en Egypte, en Scandinavie et dans l'Amérique aborigène, aussi bien que dans la Judée et parmi les plus éminents Pères de l'Eglise. Les grands penseurs de tous les siècles n'ont eu qu'une voix à ce sujet.

« Ceux qui ont été élevés dans les idées anti-spirituelles du dernier siècle poursuivent l'ombre pour éviter de s'en prendre à la substance même, et saisissent ardemment la théorie de la force *odique* comme leur dernier espoir.

« Cet espoir leur sera arraché des mains par la vérité triomphante. Au début, il n'y avait qu'un cri : tout provenait de l'imagination ! Cela ne se dit plus : à présent tout est causé par la force *odique* ; ceci ne durera pas non plus.

« Je pourrais vous donner un volume complet des révélations remarquables et même troublantes données par les esprits de nos amis défunts autour de notre table, le soir ; ces esprits venaient d'une manière inattendue et nous apportaient des communications de la plus haute importance, de loin en loin, à des années d'intervalle, toute une histoire.

« Mais ces choses sont trop sacrées pour être livrées au public.

« Tous les spirites fervents ont reçu de ces communications et on les conserve parmi les trésors qui sont la richesse des affections et les liens de l'assurance qu'il y a un monde futur après celui-ci.

« Maintenant, je viens vous demander, quel droit avons-nous de rejeter les assertions constantes, uniformes et volontaires des esprits ; de leur dire qu'ils mentent, qu'ils ne sont pas des esprits, qu'ils sont seulement de l'*od* ou quelqu'autre force aveugle et incompétente ?

« Seule l'inertie intransigeante d'une éducation anti-spirituelle pourrait conduire les hommes à une absurdité pareille.

« Le protestantisme, pour ôter la croyance aux miracles, à été tellement loin en démolissant les abus qu'il a supprimé complètement la foi au surnaturel.

« Les protestants ne croyant ni aux saints ni aux miracles seront les derniers, je pense, à admettre la théorie spirite. »

L'idée de la communion des âmes a existé en Orient, de même qu'en Judée depuis les temps les plus reculés.

Mahomet était ce qu'on appellerait de nos jours un médium. Il était sujet à avoir des transes et des extases. Il était absolument Spiritualiste. Lorsqu'il suivit les restes mortels de son fils Ibrahim, il invoqua l'esprit de l'enfant en lui disant de s'en tenir ferme aux articles de la foi, à l'unité de Dieu; etc,

Selon Huc, le missionnaire catholique, les tables tournantes et parlantes étaient en usage dans le treizième siècle parmi les Mongols, dans les plaines sauvages de la Tartarie.

Les Chinois reconnaissent l'intervention des esprits comme un fait certain, et c'est un élément dans leurs systèmes religieux aux rites célébrés en l'honneur de Confucius ; Huc nous dit que l'on s'adresse à Confucius comme s'il était présent.

Le Dr Macgowan dans une publication intitulée *North-China Herald*, nous raconte comment l'écriture Spirite est obtenue ; d'où nous concluons que la *Planchette*, sous une autre forme, n'est pas une chose nouvelle pour les Chinois.

Voici ce qu'il dit : « On commence par couvrir la table avec une couche égale de son, de farine, de sable ou de poudre quelconque, puis deux médiums prennent place à la table, en face l'un de l'autre. On fait alors une invocation aux Esprits. L'instrument de communication est une petite corbeille renversée sur laquelle les médiums posent les mains.

« Cette corbeille sert de porte-plume, car on y attache un roseau ou une baguette dont la pointe se promène, en traçant des caractères sur le sable répandu à cet effet; la corbeille ne doit pas toucher la table.

« Les spectateurs se tiennent debout, autour, attendant le résultat. Mais il n'est pas toujours le même. Quelquefois l'Esprit que l'on a appelé ne peut pas écrire ; quelquefois il est malicieux et trace des paraphes incompréhensibles, ou des mots qui ne signifient rien. Ceci forme l'exception ; en général les mots tracés sont bien arrangés et annoncent des choses ignorées des opérateurs, ces derniers agissent inconsciemment et involontairement. »

Le même écrivain nous dit qu'à Ningpo, en 1843, il y avait bien peu de maisons où l'on ne pratiquait pas ce moyen pour obtenir des communications de l'autre monde. Il semble donc bien établi que les Chinois connaissaient l'emploi d'une forme de « Planchette » cinq ans avant le début du spiritualisme moderne en Amérique.

La « Planchette » est un des premiers instruments employés en France pour remplacher les tables parlantes (1).

(1) Tous ces instruments de communication sont en vente à la librairie *Spirite*, à Paris, 12, rue du Sommerard.

C'est une petite tablette à trois pieds sur laquelle on pose la main et qui circule lorsque la personne est *sensitive* ; un crayon est adapté à la planchette, qui écrit sur une feuille de papier placée sur la table.

Ces écrits sont obtenus par l'impulsion magnétique des Esprits, et les communications comme les idées transmises proviennent des Esprits seuls. Les médiums sont absolument *passifs*, leur rôle est de prêter leurs mains et leurs cerveaux aux intelligences qui viennent les gouverner. Il semble à tous que les médiums actionnent eux-mêmes les instruments, mais cela n'est pas, et ils le déclarent hautement.

D'une invention plus récente est la célèbre planche américaine nommée *Ouija* ; sur cette planche sont toutes les lettres de l'alphabet en gros caractères ; on pose la main sur une tablette en bois, à trois ou quatre pieds, dont le premier pied vient indiquer la lettre qu'il faut lire. La tablette portant la main se promène dans tous les sens, au-dessus de l'alphabet. On doit transcrire, au fur et à mesure, les lettres indiquées qui formeront des phrases.

En dernier lieu on a créé en Angleterre un nouvel instrument nommé *Pytho* ou le *Liseur de pensées*, c'est une aiguille fixée à un pivot central au-dessus d'une planche ronde, où l'alphabet est représenté; on pose la main sur une poignée et l'aiguille tourne indiquant les lettres. Ces divers systèmes produisent le même résultat ; un simple crayon en bois tenu dans la main peut aussi écrire des communications spirites.

Tous ne peuvent être médiums, c'est un don ; rien ne peut vous donner cette faculté, si elle n'est pas innée. Mais beaucoup de personnes ignorent ce qui est en elles. Les médiums se rencontrent parmi les personnes nerveuses, impressionnables, sensitives. Des essais réitérés développeront leur faculté, car peu de personnes réussissent, la première fois, à avoir des communications. Il est nécessaire de démagnétiser le bras et la tête, après avoir essayé de communiquer, car on sent toujours une lourdeur extrême.

Cette lourdeur est causée par la trop grande quantité de fluide magnétique que les esprits amassent, et dont ils ont besoin pour actionner les médiums.

La lourdeur qu'on peut éprouver, après une séance, se dissipera rapidement, si on fait des passes magnétiques en descendant le long du bras, ou en agitant fortement un éventail, le vent ainsi produit chasse le fluide magnétique, qui est la seule cause de la douleur passagère.

Faute de savoir ceci, beaucoup de personnes sont restées en détresse, attendant que leurs douleurs les quittent et sans savoir ce qu'elles avaient.

Avant d'essayer de communiquer avec les esprits, il est indispensable d'appeler son Esprit-guide. Chacun en a un. La prière est aussi nécessaire.

Il faut se mettre sous la protection divine qui seule peut nous préserver des erreurs ou mystifications que les mauvais esprits apportent. Tous ceux qui négligeront cette précaution en seront les victimes. Les Esprits-guides sont les seuls qu'il faut appeler. Leur mission auprès de nous étant de nous diriger dans la voie du bien, nous sommes sûrs qu'ils ne nous tromperont pas.

ISMALA.

FRAGMENTS DE VÉRITÉS OCCULTES

(*Suite*)

(Voir la *Revue* de juin 1896.)

CHAPITRE VIII.

LE PROGRÈS DE L'HUMANITÉ

Le lecteur a vu maintenant quelles mesures la Nature adopte pour le progrès indéfini de toutes les entités humaines vers des phases d'existences supérieures. On a dû remarquer aussi qu'en accordant à ces entités, à mesure qu'elles avancent, des facultés toujours grandissantes et en agrandissant le plan dans lequel elles agissent, la Nature leur fournit aussi des opportunités de plus en plus décisives pour choisir entre le bien et le mal.

Dans les premiers parcours de l'humanité ce privilège du libre arbitre n'est pas assez développé et par conséquent la responsabilité est incomplète. A vrai dire dans les premiers parcours de l'humanité la responsabilité spirituelle est nulle, comparée à son développement auquel nous touchons.

Les périodes passées dans le Devachan, après chaque existence objective, rétribuent exactement ses mérites et ses démérites; tandis que la personnalité la plus déplorable que l'Ego puisse développer durant la première moitié de son évolution n'entre pas en ligne de compte, quant au résultat sommaire, et la personnalité égarée après une peine relativement courte, ne trouble plus la nature.

La seconde moitié de la grande période évolutionnaire est soumise à des principes différents. Les phases d'existences qui se présentent maintenant ne peuvent tomber en partage à l'Ego s'il n'a pas de mérites positifs appropriés au nouveau développement en vue. Il n'est pas suffisant pour l'être entièrement responsable et éminemment développé tel que l'homme est devenu, qu'il flotte paresseusement au gré du courant du progrès; il est qu'il se mette à la nage et fasse lui-même son devenir.

Empêchés par la complexité du sujet d'en traiter simultanément tous les aspects, nous avons considéré les sept parcours de développement humain

comme une série continue que la destinée de l'humanité doit parcourir en général. On se souvient que l'humanité, dans le sixième parcours, arrivera à posséder, en masse, les sublimes facultés et les attributs des adeptes supérieurs, tandis que durant le septième parcours, l'humanité sera divinisée. Une fois ce stage atteint chaque être humain sera identifié par une connexion non interrompue, avec toutes les personnalités qui ont été attachées au cours de la vie, depuis le commencement du grand procédé d'évolution. Il est concevable que le caractère de ces personnalités ne tire pas à conséquence, à la longue, et que dans le septième parcours, deux êtres divins puissent se trouver en contact, développés l'un par une longue série d'existences serviables et bienfaisantes, et l'autre par une série également prolongée de vies méchantes et mauvaises ! Voilà ce qui certainement ne peut pas arriver, et il nous faut maintenant rechercher comment les éventualités de la nature peuvent être compatibles avec le progrès de l'humanité, vers les formes élevées d'existences qui couronnent l'édifice.

Les premières races humaines ne sont pas plus responsables de leurs actions que l'enfance des siennes ; plus tard, arrive une période de majorité, et là, le complet développement de ses facultés permet à l'individu humain de choisir entre le bien et le mal dans la vie actuelle, et à l'Ego permanent de faire son choix final. Cette période, cette période énorme (car la nature n'est pas pressée de tendre un piège à ses créatures dans une chose d'une telle importance) est maintenant à peine commencée, et un parcours entier de tous les mondes doit être effectué avant que le résultat soit obtenu ; la grande question concernant l'immortalité ne sera pas irrévocablement décidée avant que la première moitié de la cinquième période ne soit dépassée sur terre. Nous atteignons maintenant les facultés qui rendent l'homme entièrement responsable, mais nous devons les employer, pendant la maturité de notre Ego, de manière à déterminer les vastes conséquences de l'avenir.

C'est durant la première moitié du cinquième parcours que la lutte a lieu principalement. Jusqu'alors, la vie ordinaire peut avoir été une bonne ou une mauvaise préparation pour la lutte, mais elle ne peut pas être désignée comme la lutte elle-même. Nous allons analyser maintenant cette lutte désignée jusqu'ici, simplement, comme le choix entre le bien et le mal. Cette définition est exacte, mais elle est incomplète.

Le conflit toujours renaissant et toujours menaçant entre l'intelligence et la spiritualité, tel est le phénomène que nous avons à examiner. Il est nécessaire d'expliquer les notions attachées, dans le sens occulte, à ces expressions, parce que les Européens se figurent ordinairement que la spiritualité est plutôt un attribut du caractère que de l'intelligence, une heure de

pâle et vague attachement au cérémonial religieux concurremment avec des aspirations dévotes vers les notions souvent déraisonnables d'un Ciel et d'une Divinité telles qu'elles leur ont été enseignées dans leur enfance.

Dans le sens occulte, la spiritualité n'a que peu ou point de rapports avec la dévotion ; elle se rapporte à la capacité de l'intelligence, qui peut s'assimiler la science, à la fontaine de la science — de la science absolue — au lieu d'avoir recours aux procédés si lents et si laborieux du raisonnement.

Le développement de l'intelligence pure, de la faculté qui raisonne, a été poursuivi très longtemps en Europe ; dans ce département du progrès humain, les résultats obtenus ont été si magnifiques, que rien en philosophie occulte ne paraîtra plus difficile à accepter à un Européen, que la théorie occulte de l'intelligence et de la spiritualité.

Cette difficulté ne provient pas de ce que la science occulte cherche à déprécier l'intelligence, mais bien de ce que la philosophie occidentale cherche à déprécier la spiritualité.

De fait, la philosophie occidentale n'a jamais été à même d'apprécier la spiritualité ; la portée des facultés intérieures de l'homme lui est inconnue ; elle s'est traînée péniblement dans cette direction, et Kant lui-même, qui le premier a énoncé ces idées, ne va guère plus loin que de décrire l'intuition, il n'explique pas comment on peut s'en servir.

Le procédé employé pour s'en servir utilement, c'est la science occulte dans son aspect le plus élevé — c'est la culture de la spiritualité. La culture de pouvoirs servant a dominer les forces de la nature, la recherche de quelques uns de ses plus subtils secrets, concernant les principes intérieurs, produisant des résultats physiques, telle est la science occulte sous son aspect le plus infime, et, c'est dans ce département là que la science physique finira nécessairement par pénétrer.

Mais c'est précisément l'acquisition du fait de l'intelligence de pouvoirs appartenant à la spiritualité, qui constitue l'un des dangers de la lutte qui doit décider en dernier ressort de la destinée de l'Ego humain. L'intelligence seule, quelque développée qu'elle soit, ne peut mettre l'humanité à même de se figurer et de comprendre la nature et la suprême excellence de l'existence spirituelle. L'intelligence émane de causes physiques et ne tend qu'à des résultats physiques — le perfectionnement du bien être matériel.

Quoique, par suite d'une concession faite au profit des « faibles d'esprits » et de la « Religion », elle ne tourne qu'un calme et méprisant regard vers eux, et ne condamne pas la spiritualité, néanmoins elle considère la vie physique humaine, comme la seule chose sérieuse dont des hommes positifs et des philosophes convaincus puissent s'occuper. Mais s'il est vrai

que la vie spirituelle. la vivante conscience subjective, se prolonge bien au delà de l'existence physique intellectuelle, et cela, comme il paraît dans nos explications du *Devachan*, en une raison de 82 : 1, il est clair que l'existence subjective est la plus importante des deux, et que l'intelligence se trompe en bornant ses efforts à l'amélioration de la vie matérielle.

Il ressort de ces considérations que le choix entre le bien et le mal — que l'Ego humain doit effectuer durant la grande lutte entre l'intelligence et la spiritualité — n'est pas simplement un choix entre deux idées aussi clairement définies que le vice et la vertu Ce n'est pas seulement la question si un homme est vicieux ou vertueux qui doit décider en définitive s'il continuera d'exister pour atteindre des phases de vies plus élevées, ou si son existence doit se terminer là, pour toujours.

La vérité est en ceci (bien entendu s'il n'est pas imprudent dans la situation actuelle de toucher à un nouveau mystère) que la réponse faite à la question, si un homme est vertueux ou vicieux, n'a, en fin de compte, *rien à démêler* avec cette autre question si importante : être ou ne pas être. Il est facile de voir qu'il doit y avoir une mauvaise, comme une bonne spiritualité, et que, par conséquent, la grande question de la continuation de l'existence doit nécessairement être une question de spiritualité opposée à la matérialité.

Il ne s'agit pas de savoir si un homme est assez vertueux pour continuer à vivre après un moment donné, mais bien s'il peut continuer à vivre dans les plans supérieurs d'existence vers lesquels l'humanité s'achemine. A-t-il fait naître cette possibilité, en cultivant la portion durable de sa nature ? Si ce n'est pas le cas, il est au bout de son rouleau. L'annihilation, tel est le sort qui l'attend, non pas nécessairement des souffrances dans une existence consciente, mais cette dissolution qui doit atteindre l'âme qui s'est entièrement assimilée à la matière et qui, par conséquent, sera absorbée par la huitième sphère de pure matière, destination de tout Ego qui n'est pas capable de continuer dans la spirale ascendante, autour de la chaîne planétaire.

La doctrine occulte déclare que : « pour être immortel dans le bien il faut « s'identifier à Dieu, et pour être immortel en mal on doit s'identifier à « Satan. Voilà les deux pôles du monde des âmes entre lesquels végètent « et meurent, sans aucune réminiscence, les parties inutiles de l'humanité. » Cette énigme, comme toutes les formules occultes, à une autre application (par rapport au microcosme tout comme au macrocosme) et, dans sa signification la plus infime, elle a rapport à *Devachan*, *Avitchi*, et à la destinée neutre des personnalités sans valeur ; dans son sens le plus élevé, elle se rapporte à l'assortiment final de l'humanité, lorsque le milieu du cinquième

parcours sera atteint, l'annihilation des Ego sans spiritualité, et le progrès continu des autres, destinés à être immortels en bien ou en mal. Tel est précisément le sens de l'Apocalypse (III, 15-16) : « Je voudrais que tu fusses froid ou chaud, mais puisque tu es tiède, et ni chaud ni froid, je te cracherai de ma bouche. »

La spiritualité n'est point une aspiration dévote, elle est le mode le plus rationnel pour bien saisir les opérations de la nature qui s'assimile directement les intelligences, à l'aide de ses principes les plus supérieurs. L'intelligence physique nous objectera que l'intelligence ne peut rien connaître que par l'observation des phénomènes et par le raisonnement sur ces données. Ceci est une erreur démontrée par l'existence même de la science occulte.

En plus, de tous côtés, nous rencontrons des indications sur ce sujet, si nous avons la patience d'en analyser la signification véritable. Par exemple, quand il s'agit du phénomène de clairvoyance, quelqu'imparfaitement qu'aient été observés les rares cas qui ont attiré l'attention, il est puéril de dire que c'est par les sens physiques seuls que notre conscience peut être influencée. Certainement, dans le monde ordinaire, la faculté clairvoyante est très rare, mais ces cas prouvent l'existence, dans l'homme, d'une faculté dont les moindres manifestations démontrent que, dans son développement le plus élevé, elle doit conduire à l'assimilation de la science indépendante de l'observation.

L'une des difficultés les plus embarrassantes de notre essai actuel, pour traduire la Doctrine ésotérique en langue ordinaire, est due à ce que la compréhension spirituelle, en dehors des procédés usuels pour acquérir la science, est une noble et grandiose possibilité de la nature humaine. C'est à l'aide de cette faculté que, dans le cours ordinaire des choses, les adeptes instruisent leurs élèves. Ils éveillent le sens endormi dans leurs élèves et par lui ils leur communiquent la certitude que telle ou telle doctrine est la vérité positive. Tout le plan de l'évolution expliqué dans les chapitres précédents, est pour ainsi dire infiltré dans l'intelligence du Chela ordinaire, parce que, du fait de sa clairvoyance, il voit tous les procédés en activité. Il ne reçoit pas d'instruction orale, et les adeptes eux-mêmes, à qui les faits et procédés de la nature sont entièrement familiers, éprouvent de grandes difficultés pour nous instruire, ne pouvant pas démontrer leurs explications à l'aide des peintures mentales qui surgissent dans notre sixième sens et qui représentent toute l'anatomie du système planétaire.

Il est facile de comprendre que l'humanité, en général, ignore encore qu'elle possède un sixième sens, le temps marqué pour son usage n'étant pas encore arrivé. Ceci nous mène à un fait important dont nous n'avons

pas encore parlé : Chaque parcours total de la chaîne planétaire est destiné à perfectionner dans l'homme le principe correspondant dans l'ordre numérique, à le préparer pour l'évolution du principe suivant. Dans les premiers parcours, l'homme n'est qu'une entité inconsistante, vaporeuse et inintelligente. Le quatrième parcours, dans lequel nous sommes engagés maintenant, est destiné au développement du quatrième principe, celui de la Volonté et du Désir, et de plus un commencement d'assimilation a lieu pour le cinquième principe. La Raison, l'Intelligence ou âme, dans le cinquième parcours, alors complètement développé, et dans lequel l'Ego réside, doit s'assimiler alors le sixième principe ou cesser d'exister.

Ceux qui s'occupent de littérature bouddhiste savent que dans ces ouvrages on revient très souvent à l'union de l'Arhat avec « Dieu ». Ceci est, en d'autres termes, le développement prématuré du sixième principe. Bravant tous les obstacles qu'un homme du quatrième parcours doit nécessairement rencontrer, le sage atteint le stage d'évolution que le reste de l'humanité, ou plutôt ce qui en restera alors, atteindra dans la seconde moitié du cinquième parcours. En agissant ainsi, il évite la période si dangereuse du milieu du cinquième parcours. Telle est l'œuvre sublime de l'adepte quant à sa personne ; il a atteint la rive de la mer, dans laquelle tant d'autres doivent périr.

Et là, l'adepte participant aux joies que sans quelques germes de spiritualité il ne peut même pas se figurer, attend ses compagnons futurs. Ce n'est pas dans son corps physique qu'il attend, mais bien lorsqu'enfin il a obtenu *le privilège de le quitter*, existant dans un état spirituel que nous n'avons jusqu'ici pas même essayé de décrire.

CHAPITRE IX

MORT ET IMMORTALITÉ

La lettre suivante spécifie les difficultés dont nous devons donner ici l'explication dans l'intérêt de nos lecteurs.

Fragments occultes et le Livre de Khiu-Te.

Dans un article sur « la Mort », par feu Eliphas Levi, il est dit que : « pour être immortel dans le bien, on doit s'identifier avec Dieu ; pour être immortel dans le mal, on doit s'identifier avec Satan. Ce sont là les deux pôles du monde des âmes ; *entre ces deux pôles, végètent et meurent oubliées, les portions inutiles de l'humanité* ». Dans votre note explicative, vous parlez du livre de Khiu-Te, dans lequel on lit : « que pour conquérir une place dans le courant de l'immortalité, où mieux, pour être certain d'une suite

infinie de renaissances conscientes, on doit devenir un travailleur auxiliaire de la nature, soit en bien, soit en mal, dans son œuvre de création et de reproduction, ou dans son œuvre de destruction. Elle ne se débarrasse que *des inutilités*, les rejetant violemment en faisant périr par millions leurs entités conscientes.

Ainsi, quand les bons et les purs cherchent à atteindre *Nirvana*, les méchants voudront réaliser au contraire une série de vies d'existence, ou d'êtres définis et conscients, préférant souffrir toujours sous l'action de la justice imminente rétributive, plutôt que d'abandonner leurs vies comme parties du tout intégral. Convaincus qu'ils ne peuvent jamais atteindre le repos final de l'esprit pur, ou le *Nirvana*, ils s'accrochent à la vie sous n'importe quelle forme, plutôt que d'abdiquer ce « désir de vivre » ou *Tanha* qui cause une nouvelle agrégation de *Skandas*, ou individualité prête à renaître.

Il y a des personnes éminemment méchantes et dépravées, dont la haute intelligence est essentiellement spirituelle pour le mal, autant que d'autres le sont pour le bien. Les Ego de ces personnes peuvent, pendant des siècles, échapper à l'action de la loi de destruction finale et d'annihilation.

La chaleur et le froid sont les deux pôles, c'est-à-dire le bien et le mal, esprit et matière. « La Nature chasse de son œuvre *les tièdes*, c'est-à-dire qu'elle les annihile. » Dans les *Fragments de vérités occultes*, nous voyons qu'il y a sept entités, ou principes, constituant un être humain. A la mort, les trois premiers principes (le corps physique, l'énergie vitale et le corps astral) se dissipent ; et par rapport aux autres principes restants, il arrive de deux choses l'une : si l'Ego spirituel (sixième principe) a été, durant la vie, matériel dans ses tendances, à la mort il continue à adhérer aveuglement aux éléments inférieurs de sa dernière combinaison, et l'Esprit véritable s'en séparant, va ailleurs ; l'Ego spirituel étant dissipé cesse d'exister.

En pareilles circonstances, deux entités seulement (le quatrième et le cinquième principe, c'est-à-dire le Kama Reupa et l'Ego physique) restent, et les écorces ont besoin de longues périodes pour se désintégrer. D'autre part, si les tendances de l'Ego ont été spirituelles, il adhérera à l'Esprit et passera avec lui dans le monde des *Effets*, où, aidé par l'Esprit, il émettra un nouvel Ego, qui renaîtra, après une courte période de bonheur et de liberté, dans un monde supérieur de *Causes*.

Ces « Fragments » nous enseignent que hors des adeptes, il se présente deux cas : — *Premièrement* celui où l'Esprit est obligé de briser les liens qui l'attachent au quatrième, cinquième et sixième principe, et, *Secondement*, le cas où ces liens peuvent être maintenus. Dans chacun des cas, le quatrième et le cinquième principe finissent par être dissipés, après un temps plus ou

moins long, et, dans le cas où l'homme est porté vers les choses spirituelles, l'Ego spirituel a une suite de renaissances ascendantes ; mais s'il s'agit d'une homme dépravé, il ne reste pas d'Ego spirituel et il n'obtient autre chose que la désintégration du quatrième et du cinquième principe, survenue après un temps énorme.

Les « Fragments » n'admettent pas de cas intermédiaires qui pourraient expliquer ce que Eliphas Lévi désigne par les portions inutiles de l'humanité après la mort. A mon avis, il ne saurait y avoir que deux cas : l'esprit continue où il interrompt les connexions d'idées qu'il a acquises. Que signifient donc ces portions inutiles de l'humanité, annihilées par millions selon nous? Est-ce une combinaison de moins de sept principes ? Cela n'est pas possible, car même les plus méchants les ont tous. Que deviennent les quatrième, cinquième et sixième principe ? des *portions inutiles de l'humanité.*

Les « Fragments » nous disent que dans le cas des méchants, le quatrième et le cinquième principe seront simplement désintégrés après un long laps de temps, tandis que dans la note citée plus haut, on dit que les méchants « chercheront une série de vies comme existences conscientes et définies ». Dans la note placée après le mot « Enfer », on prétend que c'est un monde composé presque absolument de *matière*, et celui qui précède le dernier, dans le « cycle de la nécessité », d'où il n'y a pas de rédemption, parce que, là, règne *l'obscurité absolue.* Il semblerait résulter de ces deux notes, que pour les dépravés, le quatrième et le cinquième principe renaissent dans des mondes inférieurs et y ont une existence consciente.

Ces « Fragments » sont admis comme émanant des « Frères » ; après les avoir soigneusement étudiés, ils me semblent contredire les notes citées ci-dessus. Evidemment il doit y avoir une lacune quelque part, et puisque *les portions inutiles de l'humanité* ont été citées, une explication plus détaillée est nécessaire, d'après la méthode des sept principes, pour que cette note si savante puisse s'accorder avec les *Fragments.* Je voudrais observer encore, qu'à tout moment, les mots *matière* et *esprit* embarrassent la majorité des lecteurs ; il est très important, et nécessaire, que ces deux mots soient expliqués d'une façon satisfaisante, pour que le lecteur ordinaire puisse comprendre en quoi consiste la différence entre eux, ce que signifie la matière émanant de l'esprit, et si l'esprit n'est pas limité du fait de l'émanation de la matière. (*A suivre.*)



RELIGION DU PAYS DES BATAKS A SUMATRA

Tiré de la *Géographie* du 20 avril 1896.

La vie sociale du peuple a bien des points caractéristiques. L'exogamie est la règle et les parentés de sang, même les plus éloignées, sont respectées. La polygamie est rarement pratiquée, quoique d'une institution reconnue. Il n'existe pas de « première femme » mais toutes les femmes d'un ménage ont la même position. Une fiancée est achetée à ses parents, de 50 à 120 dollars espagnols. Peu de filles en dessous de 17 ans sont, en conséquence, mariées, la seule dot de la femme sont des habits et des ornements. Elle est bien traitée, quoiqu'elle doive travailler durement. Un homme est obligé de prendre pour femme la veuve de son frère. Aussitôt qu'un enfant est né, on demande au « guru » ou fétiche ur son horoscope. Il est également indiqué de choisir un bon nom au nouveau-né. On le trouve de la manière suivante : « Un nom est mentionné, le guru introduit sa main dans un tas de riz en attrapant tant de grains qu'il peut avec trois doigts et compte alors les grains en les poussant de côté par quatre. Si la totalité est divisible par quatre, c'est-à-dire qu'aucun grain ne reste et ceci arrive-t-il trois fois, alors le choix est ratifié ; mais, dans le cas contraire, des noms nouveaux doivent être cherchés jusqu'à ce que l'expérience ait réussi trois fois. » Le « guru » trouve aussi les noms à l'aide de « tablettes de bonheur » mais, bien des fois, on le laisse de côté, et le père, par suite de quelque rêve ou d'une inspiration, agit à sa place. C'est également le père qui accomplit la cérémonie véritable de donner le nom, cérémonie ressemblant étrangement au baptême chrétien. Il porte l'enfant à quelque source, le lave et prononce le nom ainsi qu'une formule spéciale. La circoncision est pratiquée, mais sans les cérémonies qui la suivent ailleurs.

La croyance religieuse des Bataks est singulière et féconde en idées. Elle reconnaît un Dieu (Debataï), un être tout puissant, créateur du monde et de ses trois fils — le dieu de la justice et précepteur des hommes, le dieu de la bonté et le dieu du mal, le tentateur, auquel la plus grande influence est attribuée. Le père donna aux fils la direction de sa création et

ceux-ci ont, à leur tour, comme suppléants, plusieurs divinités plus petites ou esprits (begu) du ciel, de la terre et des mondes inférieurs. On trouve des esprits partout et ils remplissent chaque lieu. La légende de la création est fort étrange et fantastique.

Le seul représentant d'une prêtrise est le « guru » sorcier et prophète, et ceux de la tribu des Pakpak sont les plus célèbres. Le « guru » connaît les qualités des « bégus » qui occasionnent toutes les maladies et il peut les influencer. Le « si basso » est une personne possédée par un « bégu » et agit comme médium ; il y a beaucoup de ceux-ci, tant masculins que féminins. Les insignes d'un « guru » sont un bâton sculpté, consacré par des rites étranges et horribles et puisant sa puissance spéciale dans la présence d'une parcelle du cerveau d'un garçon cruellement torturé jusqu'à la mort, qui y est introduite au moment de la consécration. La fortune est prédite à l'aide du « perhalaan » ou « tablettes de fortune ».

On lit des augures dans des viscères d'animaux, etc.

Des qualités spéciales sont assignées à chaque jour du mois; des fétiches en bois, rudimentairement sculptés pour représenter des formes humaines, sont faits par les Bataks. Bien que rares, une grande variété d'amulettes sont portées, dont la plus étrange est un bracelet fait des lèvres d'un être humain mangé, qui prédit les dangers à celui qui le porte.

Les Bataks possèdent quelques connaissances de la médecine ; leurs remèdes sont principalement des végétaux ; Ils ont cependant beaucoup de superstitions parmi lesquelles la chair humaine joue un rôle important. Ils pratiquent une espèce de massage.

Les malades sont bien soignés, mais abandonnés aussitôt que tout espoir de les sauver s'est évanoui.

L'anthropophagie est pratiquée par toutes les tribus, à l'exception d'une seule ; parmi quelques-unes elle est même une institution légale. Parfois la chair est coupée de la victime vivante, mais généralement, on la prend sur les ennemis tués en guerre.

La tribu Karo seule semble entièrement exempte de cette pratique. Quelques tribus conservent en les fumant les mains de ceux qu'on a mangés ; d'autres choisissent les lèvres.

Les crânes sont grandement prisés et souvent ornent, en grappes, le « bale ». Une dent humaine est fréquemment enchassée dans le couvercle d'une boîte en sorte que chaque fois qu'on ouvre la boîte, la dent peut être heurtée et, par cela même son ancien propriétaire insulté.

Un code de lois bien défini, quoique non écrit, existe. Les offenses sont punies par des amendes d'argent ou par la mort, cette dernière sentence comprenant qu'on mangera la personne condamnée. De graves offenses

sont jugées par le chef de la tribu et le peuple ; celles de moindre importance par le premier seul. Les hommes seulement prêtent serment ; celui-ci est souvent suffisant pour faire acquitter un accusé. Une sécheresse prolongée est considérée comme un signe qu'un crime spécial contre la moralité a été commis. Les villages voisins s'unissent alors pour découvrir la culpabilité ou l'innocence de ceux qui sont soupçonnés par l'étrange épreuve cérémonielle des paniers balançants qui semble du même genre que les tables tournantes. Mais la superstition la plus étrange de toutes est une de leurs méthodes reconnues pour obtenir le redressement d'une injure c'est-à-dire le « muou beugin » ou « l'inimitié de la nuit ». Trois lettres écrites chacune sur une large feuille de bambou, sont attachées l'une après l'autre et à des intervalles de temps réguliers, à la maison de l'offenseur ou à proximité. La première est une simple demande d'examen du grief ; la seconde, une énergique demande de redressement, tandis que la troisième, décorée de couteaux, de lames et de torches en miniature, prononce une menace de crime et d'assassinat contre l'offenseur. De ces lettres menaçantes l'une traduite par Von Brenner, finit comme suit : « Ma maison s'est élevée « dans les montagnes, mon nom est faucon, mon père est le singe de la « nuit dans la montagne » elle est signée « le navré ».

. . . . . .

Les Bataks possèdent leur propre littérature.

Leurs « pustakas » (pustakas, un mot de sanscrit pur signifiant « livre »,) sont faits de lambeaux continus d'écorce qui, à la manière chinoise, sont pliés en forme de livre et écrits au moyen d'un stylet. Ces livres traitent presque exclusivement de matières se rattachant à la sorcellerie, à la médecine, à la religion et à des choses pareilles et ils sont généralement gardés par le « guru ».

L'alphabet en usage est, suivant l'affirmation de quelques écrivains, de leur propre invention, mais c'est une erreur, car leurs caractères le font remonter au continent Indien.

Les Bataks ont une tradition que Von Brenner donne comme suit : « Que tout le savoir et les livres sont nés d'un grand bambou poussé un jour à Timor ; comme les feuilles tombaient des branches, il fut prouvé que « Debata » avait écrit dessus et les « gurus » transféraient ces signes en livres. »

Traduit de l'Anglais par M. Max E. Zielke. — 15 *avril* 1896.

LA SIRÈNE

A quoi tient la raison !

L'été dernier, je fis un voyage sur la côte occidentale de la Norwège.

Je m'étais arrêté endant plusieurs jours à Bergen, port très pittoresque, creusé au milieu de rochers, quand, un matin, entraîné par un temps superbe, je voulus faire une dernière excursion sur la grève.

L'air était pur ; le ciel d'un bleu de cobalt, sans aucun nuage, se confondait à l'azur de la mer. La marée basse laissait complètement à découvert la plage et les roches.

Je me promenai pendant plus d'une heure sur les galets, les examinant, les comptant, et rêvant à la vue du flux et du reflux des petites lames écumantes qui venaient mourir sur les cailloux, lorsque, me sentant las, je voulus gravir une roche moussue pour aller m'y reposer.

Tout à coup, je me heurtai à une sorte de masse, quelque chose comme un animal, ou un être humain qui émergeait des hautes herbes et, à mon choc, eut un grognement.

Je m'arrêtai court devant cette chose ou cet être informe qu'une peau de bête et des lichens cachaient presque entièrement aux regards, à l'exception du sommet qu'une épaisse et longue chevelure hirsute recouvrait, néanmoins.

D'un côté, cependant, l'on pouvait voir une espèce de visage aux traits indéchiffrables, dans lequel brillaient deux trous noirs que voilaient de longs poils ou crins blancs formant sourcils.

Je tournai autour de cet être absolument inerte dont ces deux trous noirs, des yeux clignotants, étaient le seul indice de vie, et je l'examinai avec une curiosité craintive.

Je me penchai vers lui pour écouter s'il respirait.

Son souffle était calme et lent.

Je touchai la peau de bête à l'endroit où je supposais que, sous elle, devaient se trouver des membres supérieurs.

L'être ne bougea pas, mais un son rauque et plaintif s'échappa de la masse chevelue qui devait cacher sa bouche.

Je me posai alors en face de lui et me décidai à lui parler.

A force de l'examiner, de conjecturer et de raisonner, j'étais enfin convaincu que je me trouvais en présence d'un homme, d'un vieillard impotent que quelqu'un des siens devait avoir amené là, et assis au soleil pour raffermir ses forces.

— Vous ai-je fait mal tout-à-l'heure en vous heurtant ? lui demandai-je.

Il ne me répondit pas.

Je me penchai de plus près.

Les deux trous brillants avaient disparu et, à leur place, se montrait une peau ridée sur laquelle retombaient les longs sourcils.

Cet être singulier venait de s'endormir et ne m'avait pas entendu.

Je regardai aux alenteurs si je ne voyais personne. Cet homme ne pouvait être venu là tout seul. La décrépitude de son visage était telle qu'elle annonçait, pour le moins, un centenaire et, certainement, celui ou celle qui l'avait conduit à cette place devait veiller sur lui.

Soudain, à une certaine distance, je vis accourir un molosse, un de ces grands chiens du nord de la Norvège.

En me voyant près de l'homme, il se met à aboyer d'une façon particulière qui semble être un appel.

En quelques bonds, il fut à mes côtés.

Je reculai craignant une attaque, car je n'eusse certainement pas été victorieux.

Mais je fus bientôt rassuré par son air doux et bienveillant. Ses beaux yeux clairs et presque souriants s'attachèrent sur moi et, devinant sans doute à mon attitude que je n'avais aucune intention hostile, il cessa son appel, alla humer de ses narines haletantes le visage de l'homme, puis, tournant la tête vers les roches voisines, il s'assit à côté de lui avec tranquillité.

Je dirigeai mes regards vers le point où je l'avais vu porter les siens.

Une femme avait surgi de l'anfractuosité d'un rocher et marchait vers nous.

A mesure qu'elle approchait, je la distinguais plus nettement. C'était une adorable jeune fille de quinze à seize ans, portant le costume pittoresque des pêcheuses norwégiennes.

Elle m'aborda, tout en continuant le travail auquel elle se livrait.

Elle tricotait.

Qu'elle était belle avec ses grands yeux d'azur largement ouverts, ses cheveux d'or s'échappant en boucles légères de sa coiffure et venant ruisseler sur son corselet blanc, sa bouche vermillonnée et mignonne, son teint d'opale irisé et son joli cou neigeux.

Elle s'arrêta devant moi avec un air timide, mais interrogatif.

Ce fut moi qui lui adressai la parole.

— Vous connaissez la personne qui est là ? lui demandai-je, quoique doutant d'obtenir une réponse, car elle ne devait pas, à mon avis, connaître notre langue.

— C'est mon trisaïeul, Monsieur, me répondit-elle, à mon grand étonnement avec un très fort accent du territoire, mais assez clairement néanmoins pour que je la comprisse sans difficulté.

J'allais donc pouvoir satisfaire ma curiosité et savoir quel était cet homme à l'aspect presque effrayant que je venais de trouver là, à qui j'avais parlé et qui, au lieu de me répondre, s'était endormi, comme si ma voix l'avait bercé.

— Votre trisaïeul ! fis-je.

— Oui, monsieur.

— Que fait-il là ?

— Je le conduis ici chaque matin, pendant que je travaille, soit à pêcher le maquereau sur le bord des vagues, soit à coudre ou à tricoter quand ma pêche est terminée.

— Puisqu'il ne m'a pas répandu, repris-je, c'est qu'il n'entend pas, ou ne peut parler ?

— Il entend et parle ; seulement, il écoute toujours au loin et ne veut pas distraire sa pensée ni son regard, pour répondre à une question qu'il croit ne pas devoir se rapporter à la vision et à l'idée qu'il poursuit.

— Serait-il indiscret de vous demander ce qu'il écoute et quelle est cette idée qui le préoccupe à ce point.

— Il écoute si, dans le bruit du vent et le murmure des flots, ne s'élèvera pas le cri ou le chant de l'être qu'il croit voir partout ; c'est pour cela que, sous le prétexte d'aspirer les rayons du soleil matinal, il veut me suivre en ce lieu.

Le vieillard avait fait un mouvement sous la peau de bête. Je le regardai. Ses yeux venaient de s'ouvrir.

— Ne puis-je lui parler de nouveau, l'interroger sur sa vision, sur son âge, sur ses pensées ?

— Ce serait inutile, Monsieur, il resterait muet ; il ne comprend pas votre langue.

— Alors, dites-moi quelque chose de lui, de cette voix qu'il croit entendre de cet être qu'il croit voir ?

— Il ne me laisserait pas parler sans m'interrompre, vous voyez, déjà il s'impatiente... Mais tenez, essayons d'un moyen ; prenez-lui les mains affectueusement, regardez-le bien dans les yeux et interrogez-moi, tout en le regardant, je lui transmettrai vos paroles, comme si vous vous adressiez à lui-même et comme un écho ; à moins que vous ne sachiez le vieux patois norwégien, dans ce cas, vous pourriez causer directement avec lui.

La jolie jeune fille rejeta un peu la peau de bête, je pris les mains dures et ridées du vieillard, je dardai mes yeux dans les siens et, essayant de ce

que je savais du vieux patois norwégien que je mélangeai à la langue moderne, j'expliquai à l'homme comment je l'avais heurté.

— Ce n'est pas pour voir *la sirène* que vous m'avez éveillé? me demanda-t-il.

— La vision qui l'obsède est donc une sirène? fis-je en interrogeant la jeune fille.

— Oui; assurez-le qu'elle ne viendra pas sur la plage aujourd'hui, cela le tranquillisera.

— Vous croyez aux sirènes?

— Je vais vous dire ce que je sais, Monsieur.

J'affirmai au vieux marin que *la sirène* n'apparaîtrait pas et je lui conseillai de dormir avec sécurité.

Il ferma les yeux et bientôt sa respiration plus bruyante nous assura qu'il était retombé dans son sommeil.

— Maintenant, dis-je à la pêcheuse, je vous écoute.

Elle m'invita à m'asseoir, s'assit à côté de moi et, le chien s'étant couché à ses pieds, elle se mit à travailler à un filet, tout en me parlant ainsi :

— L'histoire que je vais vous raconter, Monsieur, est singulière. La voici : Mon trisaïeul avait environ trente ans lorsqu'il perdit sa femme qu'il avait épousée une année auparavant. Elle lui laissait un nouveau-né. Cette mort frappa tellement grand'père qu'il lui fut impossible de continuer son métier de pêcheur et que, l'esprit troublé par la douleur, il errait des journées entières sur la grève, sans prendre de nourriture. On craignait pour sa raison. Un jour, tandis qu'il gravissait une de ces roches, il entendit un cri étrange, tantôt strident, tantôt guttural. Il vit aussitôt à une certaine distance un animal moitié femme et moitié poisson plonger dans la mer. La marée était très basse. l'animal eut quelque peine à regagner les flots.

« Au même moment, un marin, vieux loup de mer, bien connu dans le pays, arriva assez à temps pour que mon aïeul pût lui dire en quelques mots ce qu'il venait de voir. Tous les deux restèrent les yeux fixés sur l'endroit où l'animal avait disparu.

« — Ce doit être une *sirène*, dit le vieux marin à mon grand-père; il y a un an, j'en ai vu une semblable à la même place. Attendons, elle va reparaître.

« En effet, l'individu se montra, bientôt, de nouveau, avec une grande tranquillité et les deux curieux purent l'examiner à leur aise.

« Cette créature avait la taille d'un enfant de dix ans; une chevelure noire, longue et très épaisse, les yeux noirs, les mains et les bras d'une femme, avec un léger réseau qui unissait la partie supérieure des doigts qu'elle employait fréquemment à rejeter en arrière sa chevelure ondoyante, et qu'elle passait par intervalles à travers les mèches rebelles, comme pour

les peigner. La partie inférieure de son corps était absolument celle d'un dauphin.

« — C'est bien une *sirène* ! dit le vieux loup de mer à mon aïeul en la voyant paraître.

« Ils continuèrent à la regarder.

« Ses mouvements dans l'eau paraissaient principalement dirigés par cette partie inférieure. Elle resta plus d'une heure dans la même position et toutes les personnes qui passèrent sur la grève et qui s'assemblèrent en la voyant, purent la contempler.

« Elle avait des ondulations de cou et d'épaules semblables à celles de la femme la plus gracieuse et la plus coquette. Sa taille élégante se balançait et se tordait lentement dans des frémissements pleins de charme et de volupté.

« Cependant, l'on constata que dans ses regards ternes et fixes, il y avait un manque absolu d'intelligence.

« Elle serait, probablement, demeurée longtemps encore ainsi alanguie dans sa quiétude indifférente, si un garde-côte qui l'ajustait avec son fusil, n'eût lâché la détente de son arme qui fit long feu.

« La sirène plongea aussitôt, jetant dans l'espace le cri qu'on avait déjà entendu, et elle ne reparut plus.

« Un autre cri avait retenti poussé par mon trisaïeul qui était tombé à la renverse en perdant connaissance.

« On le transporta chez son père, à qui le vieux marin raconta ce qui s'était passé.

« Depuis lors, mon pauvre trisaïeul est revenu chaque jour, à cette place, au moment de la basse mer, espérant revoir la *sirène* qui, disait-il, avait le visage de sa femme et dans le corps de laquelle il était persuadé que l'âme de ma grand'mère s'était incarnée.

« Cette idée fixe mit sa raison dans l'état où vous la voyez. Depuis soixante-dix ans, il n'a pas failli un seul jour à son habitude. Dès que la mer descend, il sort de notre maisonnette et se dirige vers la grève, où il s'assied, les yeux fixés sur les flots jusqu'à ce que le soleil disparaisse à l'horizon.

« Il y a quatre ans que je l'accompagne, car, à cause de son grand âge, je n'ose plus le laisser venir seul.

« Maintenant que ses forces faiblissent, il s'endort souvent, comme vous le voyez là; mais malgré tout il ne veut pas manquer de venir ici. »

— Et la sirène n'a jamais reparu ? demandai-je à la jeune pêcheuse.

— Si monsieur; il l'a revue plusieurs fois... non pas la même, bien certainement, car cette espèce d'individus qui est connue des gens du pays

et qui n'est autre, disent-ils, que le *lamentin* femelle, se montre tous les ans sur quelques grèves du Nord pour venir y déposer ses œufs.

— Mais vous, en avez-vous déjà aperçu?

— Non, Monsieur, jamais.

— Alors vous ne devez pas croire aux sirènes?

— Pourquoi n'y croirais-je pas? C'est une créature comme une autre. Ce à quoi je ne crois pas, c'est aux légendes auxquelles leur existence a donné lieu, à la puissance, au charme qu'on leur prête. J'ai trop entendu discuter cette existence réelle par nos vieux marins, contre des voyageurs et des savants, pour ne pas ajouter foi à l'assertion de ceux qui affirment avoir vu.

Le ton de conviction qu'avait la jeune fille en me parlant, ne me permettait aucune contradiction.

D'ailleurs, le vieux Norwégien venait de l'appeler et elle se mit en mesure de lui répondre.

— Il veut s'en aller, me dit la belle enfant.

Voyant qu'elle allait me quitter :

— Où demeurez-vous? lui demandai-je.

— Chez grand-père.

— Je viens avec vous.

Cette histoire de sirène m'avait intéressé.

— Ce vieux bonhomme est-il réellement fou, quand il dit avoir vu cela? me dis-je.

Et, me rapprochant du Norwégien et de sa petite-fille, j'aidai le vieillard, sans qu'il eût l'air de s'en douter, à se lever et je marchai à côté d'eux.

— Ce que vous m'avez raconté me semble si étrange, recommençai-je à la jeune fille, que je voudrais bien essayer de causer avec votre aïeul. Peut-être en cherchant attentivement mes mots, pourrai-je arriver à me faire comprendre de lui.

— Il ne vous en dira pas beaucoup plus que je ne vous en ai dit moi-même, monsieur, me répondit la pêcheuse, surtout en ce moment; c'est dans cette saison, pendant ce mois, qu'il a été frappé de folie, il y a soixante ans, et, chaque année à la même époque il semble qu'il se sépare davantage de tout ce qui l'entoure pour se renfermer dans son hallucination.

Je continuai, néanmoins, à les suivre.

Je redevins silencieux, portant toute mon attention sur le centenaire qui se soutenait, courbé sur les épaules de sa petite-fille, et avançait péniblement.

Au bout de cinq minutes, après avoir longé la grève, nous arrivâmes à

une cabane isolée, sorte de construction en terre glaise, traversée par des poutrelles de bois et qu'entouraient et abritaient de hauts sapins.

— C'est là ! dit la jeune fille.

Le chien courut en avant et, se dressant contre la porte de la maison, la fit s'ouvrir sous la pression de son corps.

La gentille enfant traîna pour ainsi dire, le vieillard à l'intérieur de la cabane et, après lui avoir enlevé son chapeau et la peau de bête qui le recouvrait, l'assit dans une sorte de chaise curule, faite de bois noueux et sur le siège de laquelle était posée une autre peau — celle d'un loup, je crois. — Alors, elle poussa cette chaise et le vieux marin vers un brasier qui brillait dans une cheminée en briques à grand auvent ; puis, ayant appuyé la tête de l'aïeul contre le dossier très élevé de cette chaise, elle lui étendit les jambes devant le feu et ordonna au chien de se coucher à côté de lui.

— Etes-vous bien, grand-père ? dit-elle en patois, — celui dont je m'étais servi une heure auparavant pour parler au vieillard.

Comme toute réponse, le pêcheur fit un mouvement de la main qui signifiait : — Laissez-moi !

— Je crois que grand-père est fatigué, Monsieur ; dit la jolie enfant.

— Voulez-vous me répondre ? fis-je au pauvre dément, sans tenir compte de l'observation, et en me penchant vers lui.

Ses yeux ouverts regardaient fixement les flammes qui consumaient, dans l'âtre, un tas de fougères sèches et de sarments.

Cet homme pensait-il ? se faisait-il un travail quelconque dans ce cerveau que les années devaient avoir usé ?

Tout en me faisant ces réflexions, j'examinai attentivement ce visage qui, au premier abord, m'avait paru si parcheminé, si flétri et si absolument sans vie.

L'examen minutieux que je faisais en ce moment de plus près, me donna une impression contraire : ses traits me semblèrent caractérisés et complètement exempts des traces que porte habituellement le visage d'un homme privé de raison, soit par la décrépitude de l'âge, soit par une cause accidentelle, comme celle que m'avait accusée sa petite-fille.

— Oui, dit-il, à voix presque basse, en répondant à ma question, mais pas aujourd'hui.

Et comme si une force surhumaine l'eût entraîné dans le sommeil, il s'endormit subitement.

— Grand-père dort, Monsieur, murmura la jeune pêcheuse, ne l'éveillez pas.

Je pris congé d'elle, toutefois après lui avoir demandé son nom et l'avoir

prévenue que je retournerais le lendemain sur les roches, pour reprendre notre conversation.

Je n'y allai que deux jours plus tard, et, cette fois, en compagnie d'un médecin norwégien, M. Palmblad, qui professait à Bergen et dont j'avais fait la connaissance dans l'une de mes excursions sur le littoral.

Je m'étais retrouvé avec lui, la veille, et je lui avais parlé de ma rencontre avec Frédéricka (c'est ainsi que s'appelait la petite pêcheuse) et avec le vieux Norwégien.

Nous avions discuté la folie du bonhomme et l'existence des *sirènes*.

— Nerhman n'est pas fou, m'avait dit le docteur; je connais cette histoire; Frédéricka me l'a racontée comme à vous. J'ai conversé souvent avec ce brave homme; je l'ai fait parler très longuement; je puis donc affirmer qu'il a sa raison, quoiqu'il semble raconter des choses surnaturelles. Après tout, ces *sirènes* ne sont, en réalité, que des phoques d'une espèce particulière. MM. Diard et Duvancel nous en ont beaucoup parlé dans leurs ouvrages; ils les appellent *dugongs*.

Comme le phoque, ces cétacés possèdent une parole, un chant qui leur sont propres et qui, répercutés parfois, soit par des vibrations d'air contre les rochers, soit par les échos qui existent sur les plages et dans les baies où ces animaux singuliers vont se reposer, peuvent produire un prolongement de sons qui formera une harmonie musicale, agréable à l'oreille, et que l'on pourrait prendre pour une chanson. Donc, quand Frédéricka parle de la folie de son grand-père, elle commet une erreur. Il est et a toujours dû être taciturne et sombre, depuis la mort de sa femme, cela est possible. Il a éprouvé un violent chagrin et un immense découragement qui ont paralysé ses actions et changé ses habitudes, mais j'affirmerais, au besoin, que l'aliénation mentale n'a jamais existé chez lui. Que de gens, et des plus intelligents, ont une monomanie bien caractérisée qui les fait souvent dévoyer du chemin raisonnable, qui leur donne des attitudes et des habitudes propres à l'enfance, des frayeurs, des hésitations, des ridicules, et leur font quelquefois même commettre malgré eux, sinon des crimes, du moins des fautes graves, cela sans qu'ils aient certainement aucune lésion dans le cerveau, et quoiqu'ils possèdent pleinement et dans toute sa force leur raison parfaitement équilibrée! Qui sait, d'ailleurs, à quoi tient la raison?... Où commence-t-elle et où finit-elle?... Que d'erreurs ont été commises en proclamant fou un être raisonnable et en affirmant lucide et raisonnable un fou réel!... Le vieux père de Frédéricka est de cette première catégorie. Il a été victime de l'une de ces erreurs. Aujourd'hui, il n'est plus guère possible de le juger, l'âge l'a affaibli aussi bien moralement que physiquement, mais cet homme a été, j'en suis certain, un penseur triste,

renfermé en lui-même et que la vie extérieure dans laquelle il se mouvait, avec le souvenir toujours présent de sa femme, n'avait plus le don d'émouvoir.

Quand nous arrivâmes sur le plateau de la roche où s'asseyait chaque jour le vieux pêcheur, il ne s'y trouvait pas encore.

Nous l'attendîmes en fumant et en dissertant.

Au bout de dix minutes, nous vîmes accourir le grand chien de Frédéricka; puis, bientôt apparurent le Norwégien et son gracieux guide.

Nous allâmes à leur rencontre.

— Le docteur Palmblad! s'écria Frédéricka d'un ton joyeux en voyant mon compagnon.

— Bonjour, Frédéricka! Bonjour Nerhman! fit le médecin en s'emparant des mains du centenaire.

Celui-ci leva la tête et murmura très distintement :

— Bonjour, Monsieur Palmblad!

— Vous me reconnaissez donc, mon vieux Nerhman? il y a pourtant presque une année que nous ne nous sommes vus? dit le docteur.

— C'est vrai, fit la jeune fille, et, depuis un an, l'état de grand-père est encore plus triste; bientôt, continua t-elle à l'oreille de mon compagnon, il ne comprendra plus rien, il sera complètement *dans l'enfance*.

— Vous voyez, néanmoins, qu'il m'a parfaitement reconnu, objecta M. Palmblad.

— C'est singulier, reprit Frédéricka, et cela m'a beaucoup étonnée; car, depuis hier que Monsieur nous a quittés — et elle me désignait du regard, — je n'ai pu tirer de lui une seule parole et il n'a compris aucune de celles que je lui ai adressées.

— Voyons, mon cher Nerhman, dites-moi comment vous vous sentez, reprit le docteur. Frédéricka se plaint de ce que vous ne parlez pas... Souffrez-vous?... Je suis médecin, vous le savez, et je puis calmer vos souffrances.

— Quand l'âme souffre, le corps est insensible, dit le vieillard d'une voix éteinte; vous ne pouvez agir que sur le corps... le mien existe à peine... il n'a plus besoin de secours... Quant à mon âme...

Il se tut et sembla écouter au loin, tenant son regard fixé vers le ciel.

— Vous voyez, fis-je observer à M. Palmblad, la pensée l'abandonne; il a déjà oublié que nous sommes là.

— Attendez, dit le docteur.

Nous restâmes tous muets pendant quelques minutes, attendant le retour à la parole du vieux Norwégien.

Voyant qu'il persévérait dans son extase, je résolus de le rappeler à nous.

— Achevez votre pensée, Nerhman, lui dis-je, en lui touchant la main.

— Ma pensée ? murmura-t-il, frissonnant sous ce contact.

— Oui, ajouta le docteur, vous nous parliez de votre âme... de votre âme qui souffre, disiez-vous...

— Mon âme !... Oui... elle vient de me quitter tout à l'heure... mais la voici revenue... car, voyez-vous, dit Nerhman, l'âme, la pensée, fuient parfois, le jour aussi bien que la nuit, notre corps matériel qui l'emprisonne, pour prendre son essor vers un monde où habite une autre âme, sa sœur, qu'elle a aimée et avec laquelle il y a encore communion et rapprochement de sentiments. Alors, le vulgaire croit à des moments de folie ou d'aberration... Moi, par exemple, vous me croyez fou, idiot ou tombé dans le crétinisme... Vous vous trompez... mes facultés n'ont perdu que bien peu de choses, par les années qui se sont accumulées sur ma tête... Ma longue vie passée dans cette solitude et consacrée tout entière au souvenir de ma bien-aimée femme, a été une constante méditation sur les choses et les hommes ; et, n'ayant ni l'instruction ni les moyens nécessaires pour communiquer mes réflexions, j'ai tout gardé au dedans de moi... A qui, d'ailleurs, aurais-je ouvert ma pensée ?... ma femme est morte... j'ai perdu aussi mon fils... la mère de Frédéricka a quitté ce pays après la naissance de son enfant, et cette enfant même qui n'a pu me comprendre jusqu'ici m'a appelé *fou !*... C'est ainsi que l'homme juge sans rien approfondir.

Cette longue réplique avait beaucoup fatigué le marin, quoiqu'il eût parlé à voix basse. Les derniers mots nous étaient parvenus comme une évaporation de son souffle frappant les parois de sa bouche et donnant ainsi des sons syllabiques.

Sa tête retomba sur sa poitrine et il parut s'endormir.

— Quel homme singulier ! dis-je au docteur Palmblad.

— Quel homme sensé !... Quel philosophe il eût pu être ! me répondit le médecin.

— Je persiste toujours à opter pour la folie ! repris-je.

— Je continue à le croire un sage ! riposta l'homme de science. Voulez-vous attendre son réveil ?

— Volontiers, dis-je.

Frédéricka, voyant que son grand-père était en compagnie, et qu'il n'avait pas besoin de ses soins, était allée travailler, suivant son habitude, dans l'excavation de la roche où son chien l'avait suivie.

Nous demeurâmes, le docteur et moi, assis sur le plateau, presque en face de Nerhman endormi.

M Palmblad ne le quittait pas des yeux. Il l'étudiait, même pendant son sommeil, qui était calme comme celui d'un enfant.

Tout à coup, un bruit semblable à celui du clapotement d'un corps

pesant battant l'eau, se fit entendre dans la mer qui était haute en ce moment, et dont les vagues venaient frapper les roches et les galets de la grève.

Alors, un cri strident s'éleva, suivi d'un autre plus faible, puis d'une sorte de chanson.

Le vieillard s'éveilla en sursaut, et ses yeux grands ouverts, brillants et dilatés, regardèrent vers la mer.

— La sirène ! dit-il d'une voix ferme, absolument différente de cette voix éteinte avec laquelle il nous avait parlé quelques instants auparavant.

Nous suivîmes la direction de son regard, et nous vîmes, se berçant sur les flots, un de ces *phoques*, *lamentins* ou *dugongs*, dont il avait justement été question entre M. Palmblad et moi, la veille, à propos de l'histoire que nous avait racontée Frédéricka.

— Une sirène ! fis-je surpris, en interrogeant mon compagnon du regard.

La petite fille de Nehrman, ayant entendu ce cri, comme nous l'avions entendu nous-mêmes, avait quitté sa retraite et venait d'accourir vers nous.

— Chut ! lui dit le docteur en lui faisant avec la main le signe du silence et du calme.

Elle chercha autour d'elle à se rendre compte de ce qui se passait et, voyant notre attention dirigée vers la mer, elle regarda de ce côté.

Elle aperçut le cétacé et jeta cette même exclamation :

— La sirène !

Alors, obéissant à une seconde invitation au silence du médecin, elle resta comme en extase devant l'animal dont l'aspect était bien exactement celui qu'elle m'avait décrit deux jours auparavant.

Nerhman s'était levé comme si une force supérieure fût descendue en lui et l'eût fait se mouvoir.

— La sirène ! répéta-t-il tout radieux.

Cependant, l'étonnement et le ravissement que j'éprouvais en voyant cet animal prodigieux, avec son buste de femme, sa longue chevelure flottante et son visage humain, me faisaient oublier le vieux pêcheur.

J'avais braqué ma lorgnette sur cet être étrange et je ne pouvais en détacher mes yeux.

Je fus tiré de ma contemplation par la voix de M. Palmblad qui m'appelait.

Je me retournai vers lui.

Son visage exprimait une émotion profonde.

— Regardez et écoutez, me dit-il, en désignant avec la main Nerhman et Frédéricka.

Le vieillard était debout dans l'attitude qu'il avait prise en voyant surgir la sirène.

Il était transfiguré : une sorte de virilité, de force et d'énergie animait ses traits ; son regard brillait, ses lèvres étaient entr'ouvertes dans un sourire. Il était rajeuni de quarante ans.

Il parlait d'une voix claire et presque vibrante, comme inspiré d'un esprit supérieur, et il tenait ses mains étendues au-dessus de la tête de Frédéricka qui était assise à ses pieds.

— Wilhelmina !... Wilhelmina !... Ce n'est plus toi qui m'apparais !... Ton âme incarnée a pris une autre forme !... Où donc est-elle, maintenant ?... Éclaire-moi... Fais-moi fuir les ténèbres de cette vie de souffrances !... Appelle-moi vers toi !... Je dépouille toute vanité humaine... J'humilie ma raison devant la puissance infinie de l'Esprit Eternel !... Je renie l'erreur pour la vérité... Je croyais que ce qui était devait durer toujours... Je ne voyais pas au-dessus du cercle de mes perceptions... Je ne m'inquiétais ni d'où je venais, ni où j'allais, et pourtant, je devais subir la loi de la nécessité... La réincarnation est, pour moi comme pour toi, une nécessité à laquelle je ne songe aujourd'hui que parce qu'elle arrive !... Si je n'ai pas su, jusqu'ici, distinguer le faux du vrai, je n'ai pas du moins laissé mon esprit s'endurcir dans l'erreur !... L'unité se fera ; la lumière la plus pure n'est obscurcie par aucun nuage !... Oui, l'unité se fera du côté où le bien n'a jamais été mélangé de mal !... C'est là que les hommes se rallieront par la force des choses, car ils jugeront que là est la vérité !... Quel que soit le mode de progression des âmes, le but final est le même : faire le bien !... La meilleure doctrine est celle qui satisfait le mieux le cœur et la raison et qui a le plus d'éléments pour conduire les hommes dans la bonne voie !... C'est celle-là, Frédéricka, qu'il faut choisir... La mission que Dieu me donne est douce, au moment de réunir mon âme à celle de Wilhelmina, de pouvoir t'enseigner le chemin du bien... Que l'esprit de charité te guide, tant la charité qui donne que celle qui aime... Sois ferme dans le bien, et, surtout, sois humble devant Dieu : ce n'est que l'humilité qui élève... l'humilité, c'est la seule grandeur que Dieu reconnaisse... Les faux semblants d'amour et de charité retardent l'œuvre émancipatrice de l'humanité... C'est par humanité que mon âme s'est réincarnée dans mon corps... Elle a choisi cette médiocre enveloppe pour être agréable à son Créateur... et racheter une vie antérieure...

« Adieu, Frédéricka, je vais te laisser seule, en butte à toutes les misères de la vie terrestre... mais mon âme planera au-dessus de toi, comme celle de Wilhelmina a veillé sur moi et m'a guidé vers cette vie spirituelle où je vais la rejoindre... Sois bénie, enfant de ma fille, sois bénie au nom de

Dieu... et prie pour moi, jusqu'à ce que nous puissions prier ensemble... Adieu !... »

Il s'arrêta, ses bras se détendirent et retombèrent le long de son corps, ses yeux se fermèrent. Un souffle, bruyant comme un immense soupir, s'échappa de sa poitrine et son corps vacilla.

Le docteur et moi courûmes à lui pour le soutenir.

Sa tête se pencha sur son épaule, et il se renversa dans nos bras.

Il était mort.

Machinalement, je jetai les yeux vers la mer... La sirène avait disparu.

Frédéricka, qui avait écouté presque prosternée, releva la tête et, voyant son grand-père dans cet état, nous regarda successivement, M. Palmblad et moi, comme pour nous questionner.

— Vous êtes seule, maintenant, Frédéricka ; votre aïeul a quitté cette vie, dit le docteur.

— Seule !... Oh ! non, Monsieur ; grand-père me voit toujours... il sera toujours avec moi... je n'ai pas peur !...

Nous emportâmes Nerhman dans sa cabane où la jeune fille, comme elle l'avait fait l'avant-veille, assit le mort sur sa chaise curule.

Le chien, suivant son habitude, se coucha à ses pieds.

Malgré l'assurance de la pauvre enfant, j'étais effrayé de la solitude dans laquelle allait la laisser notre départ.

— Qu'allez-vous faire, maintenant ? lui demandai-je.

— Comme je fais chaque jour : préparer mon souper et celui de mon chien, puis, aller me coucher. Ensuite, demain, j'irai prévenir le pasteur de Bergen pour faire ensevelir le corps de grand-père.

— Et après ? demanda M. Palmblad.

— Après ! répéta Frédéricka, je suivrai la route du bien et de la vérité comme vient de me le conseiller mon aïeul, pour faire progresser mon âme, afin qu'elle aille se rallier aux âmes qui l'attendent !

— Mais la vie matérielle ? fis-je à mon tour.

— La vie matérielle... la nourriture du corps ?... Ah ! oui ! répondit la jeune fille, eh bien ! je me la procurerai... il y a des poissons dans la mer... ils sont à tout le monde... j'irai les pêcher pour les vendre à Bergen !

— Ainsi, vraiment, vous ne craignez rien... pas même de rester seule, toute une nuit, avec ce cadavre ? insista le médecin.

— Non ; je regretterai de le voir partir.

Complètement assuré de la parfaite tranquillité d'esprit de Frédéricka, le docteur, me touchant l'épaule, me dit :

— Partons.

Nous quittâmes la jeune fille en lui donnant, toutefois, l'adresse de

M. Palmblad à Bergen, dans le cas où elle aurait besoin d'aide et de secours.

— Eh bien! me dit l'homme de science, après avoir fait quelques pas hors de la cabane, que dites-vous de ce fou-là?

— Je dis que je n'ai pas rencontré un homme raisonnable aussi sage que Nerhman. Je répète encore avec vous qu'on ne saura jamais où la raison commence et où elle finit!

René Sosta.

NÉCROLOGIE

René Caillié, le fidèle defenseur de *la cause*, est décédé fin mai, à Avignon où il avait élu sa résidence depuis qu'il avait quitté Paris ; élève de l'Ecole centrale et ingénieur, les marais de l'isthme de Suez sous M. F. de Lesseps, furent le point de départ des maladies infectieuses qui brisèrent sa santé en l'estropiant et le forçant à abandonner une position brillante. Le fils du fameux explorateur qui découvrit Tombouctou fut obligé de donner des leçons de mathématiques.

Nous le connûmes en 1870, et soit par les causeries quotidiennes, soit par la lecture des livres écrits sur nos doctrines, que nous lui prêtions avec empressement, il devint spirite après avoir été positiviste et néantiste. Poète, ayant un grand cœur, une imagination ardente, il embrassait avec ardeur toute théorie nouvelle qui lui présentait un idéal généreux.

A Avignon, il avait fondé un journal mensuel, *L'Etoile*, avec un collaborateur fortuné, mystique clérical, qui, après avoir mené une campagne ardente au bénéfice de ses idées vaguement spiritualistes, abandonna René Caillié avec éclat pour entrer à nouveau au sein de l'église intransigeante dont il était l'élève prédestiné.

Depuis lors, notre pauvre ami, resté spirite quand même, fonda *L'Ame*, journal qui représentait ses idées philosophiques. Une blessure à la main, simple cause, a suffi pour détruire l'organisme de ce bon et généreux René Caillié ; nous savons, de bonne source, que son ancien collaborateur à fait l'impossible pour le forcer à se convertir, les sœurs et les prêtres ne lui laissant pas un instant de répit. Ce juste n'avait besoin ni de confession, ni de pardon, selon tel rite. Au seuil de l'erraticité il a dû trouver une intelligente et sympathique compagnie de penseurs libres, tels que lui, pour le fêter et l'aider à son dégagement corporel.

Une souscription est ouverte aux bureaux de la Paix universelle, 5, cours Gambetta à Lyon, pour élever un petit monument sur la tombe de René Caillié, afin de perpétuer son souvenir.

Un artiste peintre, jeune homme de 33 ans, plein de talent et Roumain

de naissance, est décédé à Paris le 15 juin. Rien ne faisait prévoir ce départ presque subit d'*Alexandre Pascalidès* élève de l'un de nos grands maîtres Ce fut un sympathique et une conscience sous sa physionomie si caractéristique et si originale. C'était un ami sincère et loyal.

Spirite éclairé et convaincu, cet artiste vivait avec sa sœur qui partageait ses croyances ; ces deux âmes n'en faisaient qu'une et nous présentons toute notre sympathie à Mlle Pascalidès.

M. *Ernest Volpi*, capitaine de cavalerie en retraite, directeur du *Wessillo*, revue spirite qui paraît à Vercelli (Piémont), a perdu dernièrement, un fils âgé de 21 ans. Notre ami, propagateur infatigable du spiritisme en Italie, homme plein d'honneur et de loyauté, conférencier distingué, a trouvé en lui la force voulue pour supporter cette épreuve avec philosophie. A lui, à sa sympathique compagne, à ses demoiselles et à ses fils, notre fraternelle participation à leurs peines ; que nos esprits guides protègent cette maison de braves gens.

DICTIONNAIRE ENCYCLOPEDIQUE UNIVERSEL ILLUSTRE. — Publié sous la direction de Camille Flammarion, contenant tous les mots de la langue française, et résumant l'ensemble des connaissances humaines à la fin du XIX[e] siècle, illustré de 20.000 figures gravées sur cuivre.

Les trois premiers volumes du *Dictionnaire encyclopédique universel*, illustré, publié sous la direction de Camille Flammarion, sont en vente. Ils renferment les lettres A-B-C-D.

Par ces tomes on peut juger de l'importance de l'ouvrage et apprécier les services exceptionnels qu'il doit rendre à toutes les classes de la Société.

Ce dictionnaire contient des articles suffisamment étendus, d'une extrême simplicité, d'une clarté et d'une précision parfaites et qui donnent à tout le monde la facilité de se mettre promptement au courant des questions les plus diverses dans toutes les branches des connaissances humaines. Il a donc sa place marquée dans toutes les bibliothèques et formera 800 livraisons. Il paraît deux livraisons à 10 centimes par semaine et une série à 50 centimes (cinq livraisons sous couverture) chaque quinzaine,

Prix : chaque volume broché, 12 francs, *franco*.



BULLETIN DES SOMMAIRES

AVIS. — Nous publierons régulièrement le sommaire des Revues étrangères dont la traduction en français nous sera envoyée du 10 au 15 de chaque mois.

L'Humanité intégrale, organe immortaliste (Paris) : Conclusion de « l'Extériorisation de la motricité », A. DE ROCHAS. — A propos d'un livre, MARIUS GEORGE. — A propos des rayons X, EMILE DI RIENZY. — L'Union spirite, AMO. — Pierre Leroux, J.-C. CHAIGNEAU.

La Paix universelle (Lyon). — Adhésion des Occultistes et des Théosophes au congrès de l'humanité. — L'Harmonie, AMO. — Quelques vérités, L.-M. de M. — L'Eglise catholique et la vérité, A. B. — Sainte routine, A.-M. VERRIEUX. — Souscription pour élever un petit monument sur la tombe de René Caillié.

Le Messager (Liège). — Magnétisation de Varia (suite et fin). — Les mystères de la médiumnité. — La peinture médianimique fournit la preuve de la survivance de l'âme, HORACE PELLETIER. — Le dogmatisme, DÉCHAUD. — Psychologie des incrédules, ALFRED ERNY. — Qui donne aux pauvres, prête à Dieu, MARC-BAPTISTE.

La Vie d'outre-tombe, recueil d'instructions médianimiques (Charleroi). Le numéro du 15 juin s'occupe spécialement du cas de Mlle Couédon ; communication d'Allan Kardec à son sujet.

Le Phare de Normandie (Rouen). — La corruption sociale, par le Dr G. de MESSIMY. — Opinion d'un maître, DÉMOPHILE. — Expériences nouvelles, ALBERT LA BEAUCIE. — La Vie dans l'au-delà : dictée médianimique. — Choses et autres.

La Curiosité (Nice). L'arbitrage entre nations, E. BOSC. — La Magie de la pensée (suite), Dr PASCAL. — Une grosse question sociale, Dr M. DE FLEURY. — Diabolisme et occultisme (suite), E. BOSC.

Annales des sciences psychiques, recueil d'observations et d'expériences (Paris). — Hallucinations prémonitoires, par Mlle DE MANACEINE. — Lucidité, par A. GOUPIL. — Rêves télépathiques expérimentalement provoqués, par le Dr G.-B. ERMACORA. — La photographie spirite en Angleterre, par MARCEL MANGIN. — A propos de Mlle Couédon, X. D.

Moniteur spirite et magnétique (Bruxelles). — Que doit-on penser des phénomènes médianimiques d'Eusapia Paladino, B. M. — Francis Schlatter, RENÉ CAILLIÉ. — La prophétesse de la rue de Paradis, E. LEBEL. — La société d'études psychiques de Genève, B. MARTIN. — Eléments de chiromancie, B. MARTIN. — Biographie d'Allan Kardec.

Le Progrès spirite (Paris). — L'art d'être heureux, A. LAURENT DE FAGET. — De l'utilité de la prière. — Problèmes d'au-delà, LÉON MILLET. — La justice immanente, A. VERRIEUX. — Les joies du Ciel, SWEDENBORG.

Le Lotus bleu, Revue théosophique française (Paris). — La Doctrine céleste par H.-P. B. — Karma, par ANNIE BESANT. — Le Vide, par AMO. — Matérialiste et Théosophe. — Les sacrilèges (nouvelle), par M. A. B. — La mort de René Caillié, par DAC.

L'Initiation (Paris). — L'Oraison dominicale, SÉDIR. — Psychologie, GUYMIOT. — La Chute de Simon le mage, PIERRE BORNIER. — Notes scientifiques, Aug. STRIENDBERG. — Les fondements de la solidarité, JACQUES BRIEU. — La Vie future, Dr FUGAIRON. — Orphée, EDMOND PILON. — Pour Giordano Bruno, MAURICE LARGERIS.

Le Voile d'Isis (Paris). — Sang des morts devenant liquide, par SATURNINUS. Le Noyer de Bénévent, par PIERRE BORNIA. — Essai sur les finalités primaires de l'homme, ST-LANNES. — Hallucination, de M. Coppée. (Journal, 9 avril.)

Revue *Constancia* (Buenos-Ayres). *Le Baron de Hirsch*, par COSME MARINO. — *Conférence de Pedro Serié donnée à la Société Constancia*, — *Un martyr du Spiritisme*, par AMALIA DOMINGO Y SOLER. — *Nouvelle preuve de la communication des esprits, ou un fait de télépathie*, par FABIAN PALASI. — *Bulletin de la semaine.*

Il Vessillo spiritista (Vercelli, Italie). — Nouvelles adhésions à l'Union kardéchienne. — L'Esprit des matérialisations, par E. VOLPI. — Anastomose. — Occultisme et Spiritisme, par RENÉ CAILLÉ. — Participation des désincarnés à la vie terrestre, L. QUALTIERI. — Les principaux faits de la Vie de Jésus racontés par un esprit qui en fut le témoin oculaire. — Séance spirite chez la baronne de Rosenkrantz à Rome.

L'Echo de la semaine (Paris) : donne toujours des comptes rendus très intéressants de tout ce qui se passe d'important chaque semaine comme science, art, litté rature, faits divers, mondains, etc.

Le Bulletin mensuel de la Société d'études philosophiques et sociales (Paris) : publie dans son numéro de juin un article très important de Mlle MARIE CHENU : Intronisation de l'âme, apparition des êtres sur la terre et incarnation.

Revue de la France moderne (Paris) : Mémoires de Xavier de Porto-Seguro, HIPPOLYTE BUFFENOIR. — Une fée, PIERRE DE CORLAY. — Vandalisme républicain, Marcel de Baillehache. — L'enveloppe humaine invisible, par ISMALA. — Jérôme Savonarole et la question sociale, EDMOND COZ. — Les reliques de Shakespeare, LÉON BERTHAUT.

La Revue de la France moderne a donné son grand concert annuel le mardi 16 juin. Nous y avons entendu d'excellents artistes qui ont fait passer quelques heures charmantes aux nombreux invités qui se pressaient dans les salons de la rue des Mathurins. Tous nos remerciements pour les invitations reçues.

La Revue des revues (Paris). La renaissance actuelle des lettres en Belgique, EMILE VERHAEREN. — Hommes, voyez les horreurs du présent, L. TOLSTOÏ. — Les bizarreries de la langue chinoise, JEAN FINOT. — Un précurseur de Lombroso au XVII^e^ siècle (Samuel Fuchsius), par le Dr A. DE NEUVILLE. — La machine à parler, Dr L. CAZE. — Les aventures d'un magicien (suite et fin), TAUTRIADELTA. — Une journée historique, l'élection présidentielle de Louis-Napoléon, par JULES SIMON et le général FLEURY. — Le théâtre persan, par P. D'AMFREVILLE.

La Lumière (Paris), nos de mai et juin : Opinions sur les évènements actuels psychiques et sociaux, Hab. L. GRANGE. — Le Périsprit, Dr LUX et FILS. — Psaumes funèbres, ZRILEUS. — Vies antérieures, AUR. — Revue universelle, Dr LUX.

La Géographie : Revue des sciences géographiques.

L'Orient, organe national ottoman.

Nouveaux ouvrages reçus.

Traité expérimental de Magnétisme. Physique magnétique. Cours professé à l'Ecole pratique de Magnétisme et de Massage, par H DURVILLE. Deux volumes reliés, avec portrait, signature autographe de l'auteur et 56 figures dans le texte, Chaque volume, 3 fr.

L'ouvrage de M. Durville, illustré de nombreuses figures inédites qui facilitent encore l'intelligence du texte, est des plus intéressants, car il classe désormais le magnétisme animal, tant controversé depuis trois siècles, au rang des sciences naturelles.

La Magesse, auteur anonyme (chez Léon Vanier)..... ..... 1 fr.

Manuel de Graphologie appliquée, contenant plus de 200 exemples d'écritures, signatures célèbres, etc., par MARIUS DECRESPE.

2 brochures, collection Guyot, à 0 fr. 20.. .... 0 fr. 40

Le Catéchisme spirite, philosophique et moral, résumé succinct de notre doctrine, par JOSÉ CASANOVAS MOURE, a été tiré à 3.000 exemplaires et distribué gratuitement aux frais de la « Section de Propagande » de la Société *Constancia*, à Buenos-Aires, dans le but de repandre nos idées et nos principes.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone*.

Ouvrages d'ALLAN KARDEC sur le Spiritisme

Le Livre des Esprits (Partie philosophique), contenant les principes de la doctrine spirite. — Vol. in-12, 33e édition. Prix : 3 fr. 50 c.

Edition de luxe reliée avec portrait de l'auteur. Prix : 5 fr

Le Livre des Médiums (Partie expérimentale). Guide des médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations, 1 vol. in-12, 20e édition. Prix : 3 fr. 50.

L'Evangile selon le Spiritisme (Partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le Spiritisme. 1 vol. in-12, 20e édition. Prix : 3 fr. 50.

Edition de luxe, reliée avec portrait de l'auteur, Prix : 5 fr.

Le Ciel et l'Enfer, ou la Justice divine selon le Spiritisme, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre, 1 vol. in-12, 11e édition Prix : 3 fr. 50.

La Genèse, les Miracles et les Prédictions selon le Spiritisme, un vol. in-12, 8e édition, Prix : 3 fr. 50.

Œuvres posthumes d'Allan Kardec, contenant sa biographie et le discours prononcé sur sa tombe par Camille Flammarion. Prix : 3 fr. 50.

Le répertoire du Spiritisme, par M. Crouzet, avocat, 3 fr. au lieu de 5 fr. Guide précieux pour les spirites qui veulent faire des recherches dans les treize premières années de la REVUE et les six ouvrages fondamentaux.

Le Livre des Esprits, des Médiums, Ciel et Enfer, en anglais, reliés, 3 vol. Prix : 9 francs chacun.

ABRÉGÉS

Qu'est-ce que le Spiritisme ? Introduction à la connaissance du monde invisible ou des Esprits, 1 vol. in-12, 37e édition, 1 fr.

Le spiritisme à sa plus simple expression. Exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations. Brochure in-18 de 36 pages, 15 cent., 0 fr. 20 port payé : vingt exemplaires, 2 francs ; par la poste 2 fr. 60 cent.

EDITIONS EN LANGUES ANGLAISE, PORTUGAISE ET RUSSE

Résumé de la loi des phénomènes spirites, Brochure in-18, 10 centimes ; par la poste 15 centimes,

Caractères de la révélation spirite. Brochure in-18, 15 cent ; par la poste 0 fr. 20 : vingt exemplaires, 2 francs ; par la poste, 2 fr. 60 cent.

EN VENTE : **Buste d'Allan Kardec.**

Bronze de 0m.30 de hauteur : 60 francs. 0m.20 : 40 francs..
Portrait-carte d'Allan Kardec, 1 fr. — Carte album..... 2 fr. »
Grand portrait d'Allan Kardec..... 3 fr. 50
Tableau-gravure du Médium Fabre..... 5 fr. »
Portrait du Curé d'Ars et du Dr Demeure, chacun..... 1 fr. »
Tête de Christ, 3 grandeurs : 5 fr., 3 fr. 50, 1 fr. 50.
5 photographies spirites, obtenues par William Crookes..... 8 fr. »
3 dessins médianimiques de Victorien Sardou..... 6 fr. »

Abbé (l') **Almignana**. — Du somnambulisme, des tables tournantes et des médiums, considérés dans leurs rapports avec la théologie et la physique..... 0 fr. 50

Sir Alfred Russell Wallace, savant naturaliste anglais. Les miracles et le moderne spiritualisme. Broché..... 5 »
Relié..... 6 »
Ouvrage in-18 carré de 400 pages (orné du portrait de l'auteur) ; très belle édition.

Jésupret fils. Catholicisme et spiritisme. 1 »
Livre mis à l'index par le Pape. (Décret du Vatican du 9 avril 1892.)

Rouxel. Spiritisme et occultisme..... » 50
Brochure in-12 de 72 pages, pouvant servir à la propagande.

— Magnétisme et spiritisme..... 5 »
M. Rouxel a réuni, dans ce volume, la quintessence de toutes les recherches dans le domaine du magnétisme depuis Mesmer.

Palazzi (G.). (Traduction de A. DUFILHOL, ancien commandant supérieur.) Les occultistes contemporains sont-ils réellement les continuateurs de la doctrine des initiations antiques ?..... » 30

Bounefont. Leçons de spiritisme aux enfants. 0 25

Compte rendu du Congrès spirite international tenu à Paris en 1889, pendant l'Exposition universelle, 40,000 adhérents représentés ; volume in-8° de 400 pages, renfermant tous les rapports et tous les discours, qui ont été prononcés du 9 au 16 septembre ; illustré *franco*..... 4 »

Crookes (William). Recherches sur les phénomènes spirites, la force psychique, illustré 3 fr. 50
Travaux d'un sayant chimiste, membre du bureau de la Société royale de Londres.

Alexandre Aksakof, conseiller d'Etat de sa Majesté l'Empereur de Russie, ANIMISME ET SPIRITISME, volume in-8°, illustré de 700 pages sur papier de luxe. Traduction de B. Sandow... 10 »

Publications spirites et spiritualistes périodiques

Le Messager, journal bi mensuel, à Liége (Belgique). — Union postale, 5 fr. par an.

Le Moniteur spirite et magnétique, bimensuel, 100, rue de Mérode, à Bruxelles (Belgique). — Union postale, 3 fr 50.

Annales des Sciences psychiques, paraissant tous les deux mois, dirigées par le Dr Dariex, 6, rue du Bellay, Paris. - 12 fr. par an.

L'Humanité intégrale, mensuelle, Paris, 20, avenue Trudaine. — 6 fr. par an.

Le Phare de Normandie, revue mensuelle, 29, rue des Charrettes, à Rouen (Seine-Inférieure). — 3 fr. 50 par an.

La Vie d'Outre-Tombe, revue mensuelle de la fédération des groupes spirites de Charleroi (Belgique), chez M. Ch. Fritz, 7, passage de la Bourse à Charleroi. — Union postale, 3 fr.

La Lumière, revue mensuelle, 97, boulevard Montmorency, Paris-Auteuil.— 6 fr. par an, Etranger, 7 fr.

La Religion universelle, paraissant tous les trois mois, 3, rue Mercœur, à Nantes (Loire-Inférieure). — France, 5 fr. par an. Etranger, 6 fr.

La Curiosité, journal de l'occultisme scientifique, à Nice, du 2 novembre au 2 mai ; à Tours, du 1er mai au 1er novembre. — 25 numéros, 5 fr.

La Paix universelle, bi-mensuelle, 5, cours Gambetta, à Lyon. — 3 fr. par an.

Le Devoir, journal des Réformes sociales, mensuel, à Guise (Aisne). — 10 fr. par an, Union postale, 11 fr.

L'Ame, journal mensuel, M. René Caillié, à Avignon (Vaucluse). — 5 fr. par an.

Journal du Magnétisme, mensuel, 23, rue St-Merry, Paris. — France, 6 fr., par an.

Le **Lotus bleu,** revue théosophique mensuelle, rue Chaussée-d'Antin, 11, Paris, 10 fr. par an.

L'Initiation, revue mensuelle, 79, faub. Poissonnière, Paris, — 10 fr. par an.

Le Progrès spirite, journal mensuel, 8, rue de l'Odéon — 5 fr par an. Etranger, 6 fr.

Proceedings of the Society for psychical Research, revue trimestrielle très importante ; chaque numéro, formant un volume, 4 fr. 50 ; chez Kegan Paul, Trench, Trubner et Cie. Ludgate Hill, à Londres.

Borderland, importante revue de 96 pages, trimestrielle, dirigée par M. Stead, 125, Fleet-Street E. C. London. — 2 fr. 50 le numéro à Paris.

Light, journal hebdomadaire, 2, Duke Street, London recommandé. -- 13 fr. 50 par an.

Philosophical Journal, hebdomadaire, à San-Diégo, cal. (Etats-Unis). — 13 fr. par an.

The Two Worlds, journal mensuel, édité par E. W. Wallis, 73 a, Corporation-Street, à Manchester. — 9 fr. par an.

The Banner of Light, journal hebdomadaire, Boston, Mass, 9, Bosworth Street. — 2,50 dollars par an.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. Francis ; Chicago-Illinois. — 1 dollar par an.

The Harbinger of light, mensuel, à Melbourne (Australie). — 8 fr. par an.

Light of Truth, journal hebdomadaire publié à Cincinnati, Ohio, 7 512 Race Street : C. Stowell, éditeur. — 1 dollar par an.

Annali dello Spiritismo, mensuel, Turin, via Ormea nº 3. — 8 fr. par an (6e année).

Lux, bulletin de l'Académie internationale pour les études spirites et magnétiques, via Raffaele Cadorna, 13, Rome (Italie). — 10 fr. Union postale, 13 fr.

Vessillo Spiritista, directeur Ernesto Volpi, à Vercelli (Italie). — 2 fr. 60 par an. Etranger, 3 fr.

Revista di Studi psichici, mensuelle ; rédacteurs, J. B. Ermacora à Padoue, via St-Gaetano, 3.380, et Dr Giorgio Finzi, à Milan, via monte di Pietro, 11. — 8 fr. par an.

Revista Espirita, mensuelle, à Barcelone (Espagne), riera de San Juan, nº 31. — 46 reis par an.

La Fraternidad universal, revue mensuelle, Bailen, 59,3º, à Madrid (Espagne). — Etranger, 10 fr. par an.

La Irradiacion, revue bi-mensuelle, dirigée par E. Garcia, Abada 24, Prál, dech. Madrid. — 6 fr. par an, 10 fr. pour l'étranger.

O. Psychismo, revue portugaise, 231, rue Augusta, à Lisbonne.

Reformador, mensuel, rua da Alfendega, nº 342, à Rio-de-Janeiro (Brésil).

Constancia revue hebdomadaire, directeur, Cosme Marino, Andes 414, à Buenos-Ayres (République Argentine). — 10 pesos ou 25 fr. par an.

Revista Spirita, mensuelle ; directeur, M. S. Moura, à Bahia (Brésil).

La Nueva Alianza, à Cienfuegos (Ile de Cuba).

La Luz, periodico libre-pensador, calle lateral del Sur, à Porto-Rico.

Luz Astral, bimensuel, à Buenos-Ayres, pasaje Sarmiento, 6. — 1,80 par trimestre.

A. Luz, bi-mensuel, rua 15 de Novembron, 35, à Curityba, Etat de Parana (Brésil).

Revista del Ateneo Obrero, Tallers, 22, 2º à Barcelone. — Trimestre, 0,75 pta.

El Sol, à Lima (Pérou) ; directeur, Carlos Paz Soldan.

La Estrella Polar, Gracia 11 y Hannôver, 29, à Mahon (Espagne).

O Religio Spirita, mensuel, à Rio-Grande do-Sul (Brésil).

La Revelacion mensuel, calle de San Francisco nº 41, à Alicante (Espagne). — Etranger, 7 pesetas 50 cents.

La Revelacion, mensuel, Dr M. F. M. Pacheco Sacarras, Romualda, nº 2, Caracas (Venezuela).

Verdade et Luz, mensuel, 4, rua da Independencia, à Sao Paulo (Brésil).

Revista Espiritista de la Habana, mensuelle, Corrales, nº 32, à la Havane.

Die Uebersinnliche Welt Organ der wissenschaftl. Vercin « Sphinx », mensuel. Rédacteur Max Rahn, à Berlin, N. Eberswalder Str. 16, Postal I. — Etranger, 6 Mark par an. Pranum.

Psychische Studien, journal mensuel, sous la direction d'Alex. Aksakof Editeur, O. Mutze, Leipzig, Lindenstrasse, 4 — Prix, 5 marks par an.

Le Sphinx, à Steglitz ol Berlin (Allemagne). Directeur : jur Hübbe-Schleiden Organ der theosophischen Vereinigung : mensuel. — 1 fr. 50 le nº.

Neue Spiritualistiche Blatter, directeur Dr Cyriax, à Friedenau-Berlin, wochentlich.

Le Rébus, hebdom. 67 Perspective Newsky, Dr M. Pribytkoff, à St-Pétersbourg (Russie), 13 fr.

Sphinx, revue mensuelle. Directeur A. J. Riko, La Haye (Hollande).

Revista Noua, revue mensuelle illustrée, grand in-4º, sous la direction de B P. Hasdeu, Str Berzei, 59, à Bucharest (Roumanie).

Norgendœuringea, mens, Skien (Norwège).

Paris. — Imp. A. DAVY, 52, rue Madame.